



ASA – Université Lille 1

Bulletin de l'Association de Solidarité des Anciens

De l'Université Lille 1 – Sciences et Technologies



🎄 Sommaire du bulletin 🎄

Editorial.....	1	IV – La vie de l'ASA	23
I - Les randonnées.....	2	V – Lille 1 d'hier et d'aujourd'hui....	26
II – Sorties et Voyages	9	VI – Solidarités.....	27
III – Les 17 – 19 :.....	19	VII - Carnet.....	28



Editorial

Lorsque vous lirez ces lignes, le président de l'Université de Lille aura été élu. Il aura à conduire ce nouvel atelage résultant de la fusion effective au premier janvier des actuelles trois universités lilloises. Une tâche bien lourde, et tous nos vœux de réussite accompagneront ce nouveau président.

Comprendre les enjeux d'une telle opération, en appréhender les perspectives nous a semblé nécessaire. C'est pourquoi avec l'Association des Anciens de Lille 3 et la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille -qui n'est pas une association de nature comparable à la nôtre mais qui rassemble des anciens universitaires de Lille2 mais aussi de lill1 et Lille3 – nous organiserons une sorte de 17-19 le 13 février prochain à LILLIAD au cours duquel interviendront Yves CHAIMBAULT, Philippe ROLLET, Xavier VANDENDRIESSCHE actuel président de Lille2 et Jean Claude DUPAS ancien président de Lille3.

Cette première manifestation publique est la traduction d'une volonté de développer la coopération entre nos associations dans le respect de nos originalités. Pour ma part je veillerai à ce que les gènes de notre Association fondées sur la solidarité, le partage, le maintien du lien social soient préservés. J'ai largement évoqué ce point



lors de la soirée rétrospective et il sera à l'ordre du jour de notre prochaine AG le 14 mai.

À tous et à toutes je souhaite de bonnes fêtes de fin d'année et même si cela est encore un peu précoce je vous souhaite de débiter dans la sérénité et la joie l'année 2018.

Jacques DUVEAU

**Soirée rétrospective du 4 décembre
(voir page 24)**

I - Les randonnées

Randonnée Comines (Belgique)-Ypres (vendredi 19 mai 2017)

Le thème de la journée est d'une part de longer le canal jamais achevé de 16 km entre Comines et Ypres et d'autre part d'explorer une partie du Parc provincial du Palingbeek. Ce canal devait relier la Lys à la mer du Nord via le canal de Ypres à l'Yser (canal l'Yperlée) et l'Yser canalisée, pour aboutir à Nieuport.

Lorsque nous entamons la randonnée au niveau de la gare nous avons délaissé un kilomètre de canal en milieu semi-urbain depuis sa jonction avec la Lys. Nous pensions le rejoindre légèrement au-delà de la courbe du chemin de fer, mais à cause de travaux destinés à contenir des inondations dues aux orages en ce bout de canal, nous joignons le chemin piétonnier (le RAVeL) et le canal après un bon kilomètre parcouru dans la rue de Houthem et le Grand Chemin de Messines.

Notre itinéraire est simple, le chemin est tout proche du canal plus ou moins empli d'eau, parfois asséché, mais sur ce fond d'alluvions, il est envahi par les arbres, les arbustes, les plantes diverses ; le chemin de fer est tout proche aussi.

Nous passons en dessous de l'autoroute Armentières-Pecq. Après le croisement avec le chemin du Petit Cornet nous pouvons voir le reste d'une écluse. Comme toutes les autres elle était destinée au passage des péniches dites flamandes ou spits, de gabarit Freycinet (longueur 38,50 m, largeur 5,05 m, portant 250 à 350 tonnes de fret). Nous délaissions Houthem sur notre gauche (et son ancienne gare laquelle est à notre droite) puis au niveau de Kortewilde, à la rue du Corbeau, nous quittons la frontière linguistique, dorénavant nous parlerons le flamand !

À la Kortewildestraat nous préférons nous rendre au village de Hollebeke. Du pied de l'église et de l'entrée du cimetière nous zigzaguons par des étroits sentiers parfois à l'arrière des jardins et débouchons sur la route de Hollebeke à Ypres (Komenseweg). Il nous reste 800 m pour être à l'entrée du Palingbeek. Cette fois nous sommes sous les grands arbres de ce parc et nous retrouvons le canal plus large que lorsque nous l'avions laissé. C'est le moment de découvrir son histoire.

Entre 1864 et 1913 la Compagnie du canal de la Lys à l'Yperlée, puis à partir de 1886 l'autorité belge ont essayé de creuser un canal entre Comines (18 m) et Ypres (18-20 m) qui nécessitait de traverser une colline de 50 m au Palingbeek. À quatre reprises on a tenté de surmonter cet obstacle :

- 1864-1866 : creusement d'un tunnel (longueur prévue 1 330 m), il s'effondre après 63 m,
- 1867-1873 : fouille d'une profonde tranchée ouverte qui est détruite par de nombreux glissements de terrain,
- 1887-1893 : reprise du creusement de la tranchée (1887-1889), construction d'un nouveau tunnel bétonné dans la tranchée, il est sous la menace de glissements de terrain et s'effondre,
- 1909-1913 : la tranchée est rehaussée de 5 m moyennant la construction de deux écluses supplémentaires (il y en avait déjà quatorze de prévues).

Ces effondrements et glissements de terrain sont causés par la structure du sol fait d'une couche de sable sur 5 m, puis dessous de l'argile et du sable sur 20 m (où se trouve la nappe phréatique et la ligne des sources) et ensuite d'un sol argileux imperméable.

Au point le plus haut (où se trouve le restaurant), les deux bords de la large tranchée étaient reliés par le pont Saint-Éloi, un pont métallique reposant sur deux doubles piliers en maçonnerie enfoncés dans le sol à une profondeur de 9 m. Au début décembre 1912 les pentes de la tranchée sont renforcées à l'aide de briques dans des cadres en béton.

Dès la fin décembre 1912 le terrain près du pont commence à glisser. Début 1913 les premières lézardes apparaissent dans les piliers, le 2 juin les piliers s'affaissent lentement, un des piliers est cassé en deux, le 10 juin la partie sud du pont s'écroule et en juillet 1913 tout est au fond de la large tranchée. Le projet est alors totalement abandonné.

Nous pouvons être étonnés de ces échecs mais ce type de situation notre collègue Francis Meilliez nous l'avait fait découvrir dans un cadre plus modeste lors d'une sortie avec les Jardins d'Athéna au parc Barbieux à Roubaix. Initialement un projet de canal, lancé en 1848 consistait à relier cette fois la Lys (via la Deûle et la Marque) à l'Escaut. Ce canal était à cet endroit en partie en souterrain sous une butte vallonnée de sable dite montagne de Croix. À la suite d'éboulements le projet est abandonné en 1858 et un nouveau tracé a été choisi légèrement plus à l'ouest : c'est l'actuel canal de Roubaix achevé en 1877 assurant ainsi la liaison Marque-Escaut. Car la partie wallonne appelée canal de l'Espierres commencée en 1840, était achevée dès 1843 : les premières péniches venant du Borinage arrivaient au centre de Roubaix en cette fin d'année-là. Alors la

municipalité de l'époque a eu l'idée en 1872 de transformer en espace vert le chantier abandonné, projet imaginé dès 1859 par Henri-Léon Lisot. Les travaux du parc commencés en 1878 se termineront en 1886 et même au-delà jusqu'en 1905. Francis nous avait rappelé qu'il a fallu en France la catastrophe du barrage de Malpasset le 2 décembre 1959 pour que dorénavant soit imposée une étude géotechnique pour tout type d'aménagement ou d'ouvrage.

Revenons à notre cadre champêtre flamand.

À partir de 1970 un territoire boisé de 240 ha a été aménagé comme domaine public par la province de Flandre occidentale et porte le nom de Palingbeek (le ruisseau aux anguilles).

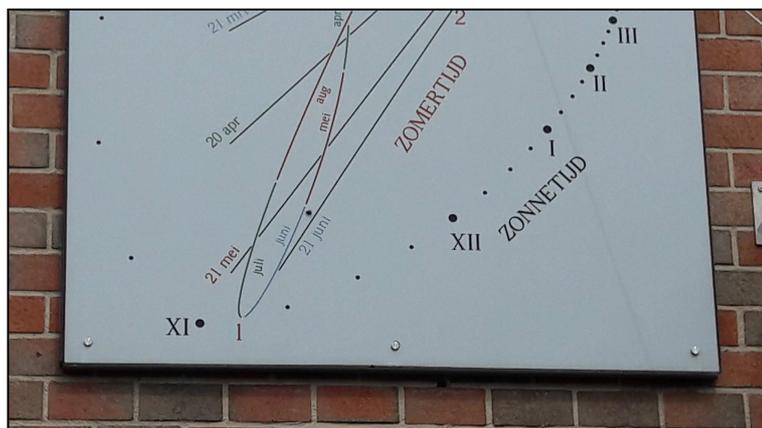
Toutes ces péripéties nous les lisons en détail avec photos d'époque sur des panneaux en cheminant. Dans ce domaine deux zones se distinguent par le sens d'écoulement des eaux de pluie : le Molenbos (le bois du Moulin) versant sur l'Yperlée à l'ouest et le Vierlingen (les Quadruplés) versant sur la Lys et l'Escaut à l'est.

Bien que boisé, l'espace est ouvert car nous bénéficions de la largeur de la tranchée avec ses pentes douces et parfois de larges espaces d'eau peu profonde colonisés par les plantes aquatiques comme les saules de type arbustif, le jonc, la massette, les grandes prêles, les bugles...

C'est ainsi que nous arrivons par un sommaire escalier pentu au restaurant.

En fait ce coin de Flandre offre une grande étendue verdoyante. Au delà du Palingbeek et de la ligne de chemin de fer vers le nord-est, d'autres sentiers ou drèves explorent d'autres bois comme les Gasthuisbossen (les bois de l'Hôtel-Dieu) de 210 ha comprenant le Zwarte Leenbos, le Groenenburgbos et le Zandwordebos, puis plus loin le domaine Godtschalck, le Hogeboos, ce dernier proche du parc de Bellewaerde.

En début d'après-midi, nous poursuivons nos découvertes en nous rendant à une écluse toute proche. Nous pouvons la voir de face sur un pont en bois en nous imprégnant du texte explicatif et des photos d'époque. Nous



quittons ce lieu et le canal pour nous rendre, au-delà du talus sur un chemin herbeux et humide très large, à un observatoire astronomique dit l'Astrolab « Iris I » et « Iris II ». Niché dans un beau cadre de verdure avec clairière et verger, bénéficiant d'un ciel nocturne peu dégradé par la pollution lumineuse, se trouve le plus grand télescope à miroirs privé du Benelux. Sur un des pignons des bâtiments nous sommes émerveillés par un sophistiqué cadran solaire contemporain (**photo ci-contre**) admiré par les randonneurs (**photo ci-dessous**).

Tout un réseau de sentiers permet de parcourir les bois et les clairières, quelques-unes occupées par un cimetière, trace des cruels combats lors de la Première Guerre mondiale. Nous nous rendons ainsi au Centre des visiteurs, une ancienne ferme en U, en périphérie du parc sur la Vaartstraat. Elle héberge aussi un centre d'éducation à la nature et à l'environnement avec une ferme écologique. Nous y arrivons en traversant un espace très soigné fait d'un jardin potager avec fleurs et d'un verger, le tout orienté vers l'écologie. Nous avons la chance de converser avec une dame jardinière et animatrice très aimable parlant très bien le français. À l'étage du bâtiment principal nous regardons une instructive vidéo en français sur l'histoire du canal.



De ce lieu nous apercevons Ypres : le beffroi de la halle aux draps et la tour de la cathédrale Saint-Martin surmontée de sa flèche émergent de la plaine. Juste avant de revenir au canal, la Vaartstraat nous fait longer deux grands cimetières, le Chester Farm Cemetery, le Spoilbank Cemetery, visités par deux cars de collégiens anglais.

Il nous reste moins de 4 km sans grand relief avec pour compagnie une haute haie dense qui prend ses racines dans une terre d'alluvions, reste du canal. À la gare d'Ypres nous prenons le train pour un bref retour à Comines en 9 minutes.

Jean-Charles FIOROT

Redécouverte des bâtiments anciens des universités à Lille (2 juin 2017)

Au rendez-vous à 14h30, au pied de la statue de Pasteur sur la place Philippe Lebon, nous n'étions que sept dont seules deux personnes n'avaient pas connu ces lieux d'enseignement.

Premier élément notable : la statue de Pasteur, premier doyen de la Faculté des Sciences de Lille de 1854 à 1858 entre un poste à Strasbourg (d'où l'université Louis Pasteur) et un poste à Paris.

Faisons le tour de la statue sur son piédestal en pierre bleue : nous découvrons le nom de l'architecte : Louis Cordonnier, le sculpteur : C-A Cordonnier, le fondeur : Thiebaut Frères, et l'entrepreneur : André Lepez.

En plus de la statue en bronze de Pasteur au sommet du monument, trois grandes statues en bronze représentent successivement une première femme debout tendant un enfant vers Pasteur, (on peut supposer pour le sauver en le faisant vacciner), une seconde femme assise tenant son enfant malade (ou en instance de guérison) sur ses genoux et un homme à demi-nu, assis sur un tambour tenant de la main droite un ballon à long col (en principe ballon en verre utilisé en chimie où Pasteur avait découvert les « microbes ») et une barre de fer de la main gauche.

Entre ces statues, des médaillons rectangulaires en bronze représentant successivement : Pasteur regardant par l'oculaire d'un microscope et annotant ce qu'il voit devant un de ses élèves avec une date 1857 ; le deuxième médaillon porte la date de 1885 et représente la vaccination d'un enfant tenu par sa mère devant deux scientifiques (peut-être médecins ?) ; le troisième médaillon porte la date de 1881 et représente la vaccination (ou le prélèvement de sang contaminé par le charbon du mouton) d'un mouton ayant la maladie du charbon, devant Pasteur et un nombre imposant de scientifiques. Un an avant sa mort (1895), Pasteur est venu à Lille (1894) et a été ovationné par les étudiants. Rappelons que Pasteur était chimiste et non médecin d'où de nombreux problèmes avec les médecins tout au long de ses découvertes.

En haut de la colonne en pierre bleue, un médaillon en pierre portant l'inscription : « A Louis Pasteur pour son centenaire (de sa naissance à Arbois dans le Jura) 1922 ». L'inauguration du monument à Pasteur s'est faite le 9 avril 1899 au centre de la place Philippe Lebon (et non légèrement sur le côté comme actuellement) chimiste (1767-1804) qui étudia les gaz de combustion pour le chauffage et l'éclairage (thermolampes). J'ignore si les statues ont été fondues par les Allemands pendant la guerre 14-18.

Sur la même place, l'église Saint-Michel (1869-1875) a eu pour architecte Coisel et les peintures intérieures sont de Colas.

Nous nous dirigeons vers l'ancienne Faculté de Médecine et de Pharmacie, dont la première pierre a été posée par Jules Ferry en avril 1890, les bâtiments ont été dessinés par Carlos Batteur et achevés en 1892. Cette faculté s'est déplacée en 1954 au CHR venant d'être construit. Les bâtiments ont été alors récupérés par la Faculté des Sciences, l'administration y a ses bureaux et les mathématiques y sont enseignés jusqu'en 1966. Les bâtiments



(en briques rouges, briques colorées vernissées et pierres blanches) sur la place Philippe Lebon et la première cour intérieure ont été ravalés et « modernisés » (voir la nouvelle toiture) et servent de logements, après un découpage en de nombreux appartements. De la porte d'entrée vitrée, j'essayais d'expliquer ce que représentait la lunule en bronze, autrefois en haut de la façade, et désormais au fond de la cour (**photo ci-contre**), qu'une dame habitant les lieux nous a invités à pénétrer dans le hall d'entrée et à aller voir de plus près ce bronze représentant une leçon d'anatomie en Faculté de Médecine. On remarque aussi le blason de Lille représentant une fleur d'iris (bien marquée) et non de lys comme on dit souvent (en réalité depuis la prise de Lille par Louis XIV pour lui faire plaisir !). En sortant de ce bâtiment, on voit le

blason de Lille (sous Napoléon III, alors pourquoi en 1892 ?, on est en république) représentant la porte de Paris sur les remparts et des boulets de canons volant au dessus de ces remparts (comme en 1792, les boulets sont autrichiens, mais c'est du côté portes de Roubaix, de Gand et de Fives) !

Nous longeons rue Jean Bart le même bâtiment assez délabré qui, après la Faculté de Médecine et de Pharmacie a servi de centre de Documentation pour l'enseignement (**photo ci-contre**). On arrive place Georges Lyon, on prend à droite rue de Bruxelles et pénétrons dans la cour de l'ancien Institut industriel du Nord de la France (1875) devenu École Centrale de Lille à la Cité scientifique à Villeneuve-d'Ascq. On remarque les piliers en fonte soutenant le préau. Un amphi se trouve en fond de cour...



Nous repartons place Georges Lyon et nous faisons le tour de la statue d'Auguste Angellier, (1848-1891) poète boulonnais et qui a été doyen de la Faculté de Lettres que nous verrons bientôt. Derrière ce petit square, nous admirons la toiture de l'ancienne Bibliothèque universitaire.

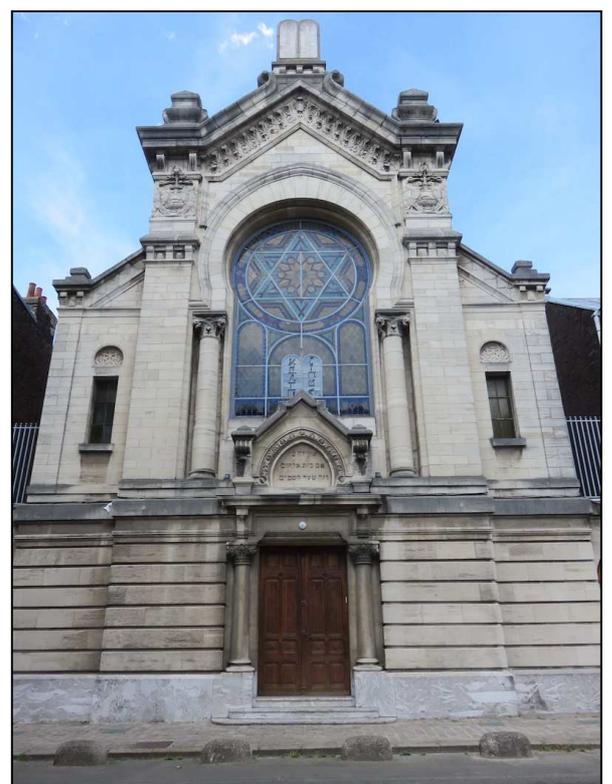
Nous prenons la rue Angellier, passons devant le bâtiment où nous allions passer nos visites médicales quand nous étions étudiants puis place du Temple où nous voyons le temple protestant et au début de la rue Gauthier de Châtillon, l'ancien Institut de Physique, dans la cour l'amphi Bruhat où certains ont eu quelques péripéties. Au dessus de la porte d'entrée de l'Institut, (devenu l'école de Journalisme de Lille) le buste de Delezennes un des créateurs de la partie physique de la Faculté des Sciences. Sur la porte en acier, l'emblème de l'Université repris par l'ASA que nous voyons sur les documents de notre association.

Avec l'accord de la concierge, impressionnée par les titres de certains des participants, nous pénétrons dans ce bâtiment pour voir l'amphi en demi-lune dont certains se souvenaient en cercle. Très bel amphi avec de belles colonnes en bois où certains ont raconté quelques histoires qui leur sont arrivées dans ce lieu. Nous avons vu aussi les passages en fonte et verre qui donnent dans la cour intérieure...

Après la Faculté de Droit et des Lettres, ce bâtiment a servi pour le CUEEP avant d'être Sciences Po Lille. Suite à la demande de Jo Losfeld, on nous permet d'aller découvrir les amphithéâtres tout neufs, des salles de travaux dirigés, la salle du Conseil de la Faculté des Lettres, et surtout une grande fresque sur deux étages (**photo ci-contre**), avec des enseignants, mais aussi des animaux de ferme, des usines telles qu'usines textiles... qui est à rénover.



Sortant de ce bâtiment, nous prenons à droite et admirons la façade de la synagogue (**photo ci-contre**) avec un beau vitrail orné de l'étoile de David, puis l'ancienne Faculté de Droit et Lettres construite en 1895 par l'ingénieur en chef de la ville de Lille Alfred Mongy (1840-1914) (celui du grand Boulevard, de son tramway avec Arthur-Ghislain Stoclet et Antoine-Florent Guillain). Nous admirons le fronton triangulaire avec les personnages en toge, professeurs en droit ou en lettres et allégories.



Nous traversons la rue pour aller découvrir l'ancienne Bibliothèque universitaire où nous allions comme étudiants ou enseignants compulsent différents ouvrages ou publications. Le bâtiment appartient maintenant à l'école de Journalisme après avoir servi de consulat pour certaines salles de l'entrée et comme salle de théâtre pour la grande salle du rez-de-chaussée. On nous permet de faire le tour de cette salle entièrement refaite à condition de faire silence pour ne pas gêner les étudiants qui y travaillent.

Nous nous rendons rue de Bruxelles et rue Gosselet pour voir l'entrée du Musée d'Histoire Naturelle et l'ancienne entrée de l'Institut de Géologie. On se souvient dans la montée du monumental escalier, de la carte murale représentant le bassin minier du Nord - Pas-de-Calais allant de l'Angleterre aux Ardennes que Francis Meilliez nous avait fait découvrir.

En passant par la place Jeanne-d'Arc, où la statue de Jeanne d'Arc, offerte par un couple de Lillois au siècle dernier, (copie de la statue existant à Paris), était au centre de la place quand nous étions étudiants et a été déplacée sur le côté de la place dans les années 1970, nous nous rendons rue Barthélemy-Delespaul pour admirer la façade récemment ravalée de l'ancien Institut de Chimie bâti entre 1892 et 1894, où un certain nombre d'entre nous avons usé nos fonds de culotte puis avons été moniteurs de TP et assistants et avons réalisé nos premières années de recherche. Après avoir servi comme salles de réunion et d'administration des différents syndicats, l'Institut de Chimie appartient au Ministère de la Justice, et il nous a été interdit d'y entrer.

Pratiquement en face, le n° 112 est une maison de style Art nouveau (rare à Lille).

Plus loin, nous allons découvrir un ensemble de bâtiments que peu connaissent, du 32 au 38 rue Gantois, voulu et financé en partie par Napoléon III et bâti de 1859 à 1862. Ce sont six bâtiments en briques, peintes en blanc actuellement, avec de belles clefs d'embout de poutres en fonte (avec des feuilles de chêne et le N de Napoléon) et des colonnes en fonte qui supportent les dessus de fenêtres. Auparavant, il y avait des passages couverts entre les bâtiments. Conçus pour recevoir 1 000 personnes de familles ouvrières pour améliorer leurs conditions de vie, en favorisant l'hygiène, l'accès à l'eau potable, la présence de lumière, en comparaison des courées insalubres du quartier Saint-Sauveur (Victor Hugo), la densité de population à Lille (à l'intérieur des remparts, avant l'agrandissement de Lille de 1858) était de 414 habitants au km² contre 364 à Paris avant Haussmann. Devenue Cité philanthropique en 1884, puis Cité philanthropique Napoléon, elle a été rénovée en 1974 et réhabilitée en 2007 et convertie en logements sociaux pour personnes âgées.

Nous rejoignons la place Philippe Lebon, sans oublier de passer par la rue de Fleurus pour y regarder la « Maison Coillot » bâtie par Guimart, celui qui a réalisé entre autres les entrées de métro de Paris. Coillot, dont la société vendait et posait les carreaux de faïence biseautés du métro a rencontré à Paris sur le chantier du métro Guimart architecte Art nouveau, faisant partie de l'école de Nancy, il lui demanda de lui construire à Lille, (dans le nouveau quartier) une maison Art nouveau en utilisant en façade le matériau le plus cher qu'il commerçait, la pierre de lave verte. Cette façade a été conçue en biais pour rattraper le biais de la parcelle du terrain par rapport à la rue. À l'intérieur, les meubles, les poignées de porte sont Art nouveau et ont été réalisés par Guimart.

À Paris, l'immeuble où logeait Guimart a été démoli, mais les boiseries de son salon Art nouveau se trouvent au Musée des Arts Décoratifs situé au Louvre ! (à voir absolument) !

Cet après-midi s'est terminé par un café bien chaud dans un des cafés de la place Philippe Lebon comme du temps de nos années d'étudiants.

Bernard BELSOT

une journée au vert au Mont-Saint-Éloi (29 juin 2017)

136 m de haut, à 3 km du front de la Première Guerre mondiale. Collines boisées environnantes, vallée de la Scarpe et plaine d'Arras. Premier monastère en 930.

Dans les bois d'Écoivres, on retrouve la tombe de saint Vindicien en 929, disciple de saint Éloi. Ce sont des reliques miraculeuses, d'où la création de l'abbaye en 930.

On extrait du grès (le grès blond d'Artois) de la préhistoire au xx^e siècle. (Écoivres et Bray sont d'anciens hameaux devenus des villages).

Abbaye de chanoines qui à la différence des moines ont la charge de prédications envers les fidèles donc vivent en contact avec le monde. S'installant au xi^e au mont Saint-Éloi et suivent la règle de saint Augustin, ils sont appelés « réguliers » : vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, vie communautaire, prédication aux fidèles et prière solitaire.

L'abbaye possède un refuge à Arras au Wez d'Amain, pour se réfugier en cas de guerre, et avait des possessions dans un rayon de 25 km, mais n'était pas très riche. Elle avait un rayonnement spirituel et intellectuel important grâce à des chanoines formés à l'université théologique de Douai (créée en 1562) et était engagée dans les sociétés savantes du XVIII^e.



Pendant la Révolution française, en 1792 : l'abbaye est supprimée, les chanoines sont dispersés, il y a la vente du mobilier, (certains autels et retables se trouvent dans l'église de Berles-Monchel et celle d'Aubigny-en-Artois). Beaucoup de fermes et de belles maisons sont bâties en partie avec les pierres de l'abbaye. Les vestiges de l'abbaye sont : l'abreuvoir, la cour et le corps de ferme, le porche de l'entrée principale, les murs d'enceinte et les tours classées en 1921 (**photo ci-contre**).

L'abbatiale (reconstruite au XVIII^e) était en forme de croix latine, une nef à 4 travées et 3 vaisseaux, un transept à peine saillant, un chœur à 3 travées

droites et déambulatoire, et 5 chapelles rayonnantes. L'architecture était classique avec ordres grecs et romains, avec des extrémités rondes des bras du transept, présence d'arcs-boutants et forme concave rappelant le modèle carolingien, similitude avec l'église contemporaine de Cambrai (cathédrale Notre-Dame) et de Douai (collégiale Saint-Pierre) mais aussi cathédrale Saint-Vaast d'Arras (mise en chantier en 1750).

Dans la pente vers Arras, il y avait de la vigne (vin blanc aussi bon que celui d'Alsace, dit-on !).

Dans le cimetière, 59 morts du 4^e régiment de dragons portés lors des combats des 22 et 23 mai 1940 à Givenchy-en-Gohelle. On trouve les tombes de cinq soldats anglais et dix-sept français.

Un mur du chœur de l'abbaye criblé de balles sert d'enceinte au funérarium.

Sur la place, sur la droite, existait un café tabac daté de 1765, on y voit deux personnes buvant attablés à une table à l'ombre d'un arbre, il est inscrit : « Réunion de la Jeunesse ».

Les hommes sont présents sur cette colline 4 000 ans avant J.-C. Saint Éloi y passe au VII^e. Le premier monastère y est construit en 930, il a été plusieurs fois reconstruit. La Révolution conserve les tours d'entrée. Elles servent aux Français puis aux Anglais pour surveiller le front pendant la Première Guerre mondiale (front à Arras de 1914 à 1918), les canons allemands les endommagent encore plus. C'est un haut lieu stratégique pour préparer Lorette (1915), Vimy (1917) et la défense d'Arras en mai 1940.

Nous allons faire le tour des anciens murs de l'abbaye par le bas, nous verrons les bâtiments de la ferme puis nous irons par le village d'Écoivres, pour y voir le prieuré (XV^e) en pierre calcaire du sous-sol du village, qui appartenait à l'abbaye, et qui était longé par la Scarpe. Les chanoines y étaient présents pour faire les offices à

l'église et pour cultiver leurs terres. On va jusqu'à l'église d'Acq avec un clocher à crochets (têtes ou pas des personnes commandant ce bâti). La laisser à gauche prendre le chemin en face direction Acq. Nous prenons vers la droite pour voir les deux menhirs, (2,80 et 3,20 m de haut), ce sont les « Demoiselles d'Acq » (on est sur le territoire de Mont-Saint-Éloi), « Droites Pierres », ou encore les « Pierres du Diable » (**photo ci-contre**). La légende dit que Brunehaut, reine de France chez les Mérovingiens (vers 640), (sorcière d'après Frédégonde, sa rivale et belle-fille) aurait pactisé



avec le diable en échangeant son âme contre une route réalisée en une nuit. Mais avant le lever du soleil, s'étant rétractée, elle a fait chanter son coq trop tôt et le diable de dépit a jeté les deux dernières pierres de la route dans la plaine, ce sont les menhirs que l'on voit. Brunehaut est morte tirée par la chevelure à la queue d'un cheval dans la cour d'une caserne à 84 ans en Bourgogne (décision de Frédégonde, alors que Brunehaut l'avait sauvée plusieurs fois). On parle de sorcellerie vers les XII^e, XIII^e, XIV^e siècles. Le nom de chaussée Brunehaut date de cette époque, il est donné à des routes toutes droites, en réalité ce sont des chaussées gauloises empierrées par les Romains. Cette route est très importante, elle permettait aux gallo-romains de se rendre en Angleterre chercher la laine des moutons, (les draps d'Arras étaient très réputés, puis les fameux *arrasis*, tapisseries

d'Arras) et l'étain, elle était également une route militaire pour que les légions puissent se rendre chez les Grand-Bretons... Boulogne-sur-Mer, Thérouanne, Arras, Cambrai, Reims, Troyes, Lyon puis l'Italie.

On revient sur Écoivres en prenant à gauche et l'on monte un petit chemin à travers les pâtures. On traverse la chaussée Brunehaut, on passe près de l'église de Mont-Saint-Éloi, puis l'on prend sur la gauche (on voit le château de la Vinelle) un petit chemin (100 m plus loin), qui traverse le bois. En sortant du bois, tournez à droite sur la route qui nous ramène au village, on voit le château de la Vinelle et de belles fermes au retour). Ce petit parcours supplémentaire fait 2,2 km.

L'église Saint-Joseph de Mont-Saint-Éloi date de 1881, restaurée après la Grande Guerre, les vitraux ont été remplacés en 1954 et restaurés en 2013.

Ce parcours supplémentaire n'a pas été fait !



On revient aux voitures et l'on se rend par les 12 km de la chaussée Brunehaut jusqu'au village d'Olhain à l'auberge du Donjon où comme l'an passé nous nous régalaons de l'excellent repas qui nous est servi.

L'après-midi, nous allons en voiture au gué de Caucourt et à travers la plaine et les blés, nous nous rendons jusqu'au château de Villers-Châtel, très beau bâtiment composé d'une tour du XV^e (1400, comme Olhain), du corps de logis et du donjon du XVIII^e, et sur l'arrière d'une très belle salle de style troubadour (on dirait maintenant du néo-gothique) qui a été construite par le comte de Béthune, architecte et beau-frère du châtelain. La belle chapelle faisant face au château est du même architecte (**photo ci-contre**). En 1944, le châtelain

et maire du village, le comte d'Esclaibes a été déporté avec cinq autres villageois en Allemagne pour fait de résistance, il n'est pas revenu comme quatre de ses compagnons. Actuellement c'est un petit neveu qui est propriétaire du château, M. de Fransu (Fransu étant un village de la Somme). Depuis huit ans, vers le 15 septembre, un son et lumière est donné au pied de la tour du XV^e suivi d'un feu d'artifice.

Auparavant, il y avait des gloriettes d'environ 1 km en forme de croix de Lorraine pour que les avions anglais se repèrent alors que des officiers et soldats allemands logeaient au château.

Nous retournons au gué de Caucourt pour récupérer nos voitures et s'en retourner à Villeneuve-d'Ascq. Dès 22h, il n'a pas été utile de nous bercer pour que l'on s'endorme rapidement.

Bernard BELSOT

Rando du mois d'août (18 août 2017)

+20% : c'est le taux de progression des effectifs de la (jeune) rando du mois d'août. En effet nous étions 5 participants l'année dernière, lors de sa première édition (4 août 2016). Cette année, le 18 août, nous étions 6 (d'où le chiffre donné plus haut). Nous nous sommes promenés « au départ de Bondues » sur environ 8 km, avec un mélange de campagne (en majorité) et un peu de ville malgré tout. Nous avons conclu cette aventure avec une petite « 1664 » dégustée au Subway du coin, apparemment seul établissement ouvert sur Bondues à cette période de l'année. Un après-midi sympathique et plein de bonne humeur.

Ci-contre photo du groupe (Jean-Michel est derrière l'objectif...).



François-Xavier SAUGAGE

II – Sorties et Voyages

Sortie Laon-Guise mercredi 26 avril 2017

"A l'issue de notre journée à Laon et Guise Jean-Charles nous a fourni un texte qui va bien au delà du seul compte rendu du voyage. C'est un texte qui rappelle des éléments en particulier historiques et géographiques qu'il a recherché et creusé. Cela nous a semblé susceptible d'intéresser les lecteurs mais nous avons décomposé son texte en deux parties: l'une sur Laon est parue dans notre bulletin précédent, l'autre sur Guise et le Familistère Godin est à découvrir ci-dessous"

La rédaction du bulletin.

Le Familistère de Guise

Le car roule maintenant au nord, dans cette plaine agricole picarde légèrement vallonnée, vers la Thiérache et traverse quelques villages. Un moment nous sommes un peu divertis en suivant des yeux une longue haie d'arbustes, orpheline depuis plusieurs décennies d'une voie de chemin de fer. Nous atteignons Guise.

Le Familistère ou Palais social est la plus ambitieuse expérimentation et réalisation associant le travail, le capital, l'économie sociale et le bien-être imaginée par le talent de Jean-Baptiste Godin (1817-1888) né à Esquéhéries, village à 13 km au nord-est de Guise. Après un tour de France (Bordeaux, Marseille, Lyon...), il crée dès 1840 un atelier de fabrication de poêles en fonte qu'il déplace en périphérie de Guise en 1846 avec 30 ouvriers. Cet atelier devient une usine qu'il agrandira jusqu'en 1866 où s'activeront jusqu'à 1 120 ouvriers et ingénieurs (en 1925 ils seront 2 000). En 1853 il installe également un familistère en Belgique près de Laeken



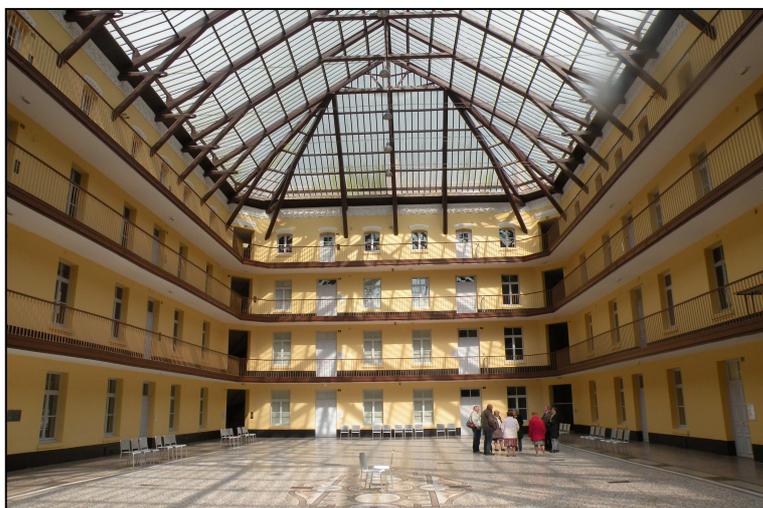
le long du canal de Willebroek. Ce remarquable capitaine d'industrie à la tête de fonderies et de manufactures d'appareils de chauffage et de cuisson est un démocrate et républicain confronté aux idées de Saint-Simon (1760-1825), Étienne Cabet (1788-1856), Robert Owen (1771-1858), séduit par les idées de Charles Fourier (1772-1837) et de son disciple Victor Considerant (1808-1893).

Il bâtit à côté de son usine, sur une presqu'île de l'Oise, une cité de 2 000 habitants. Ce Palais social est un ensemble d'habitations de briques rouges, d'architecture unique en ces débuts de l'ère industrielle. Il est composé d'un pavillon central (1864), d'une aile gauche (1860, endommagée

pendant la Première Guerre mondiale et reconstruite en 1923), d'une aile droite (1877, où se trouve le logement de Godin). Ces trois pavillons (350 appartements) ont quatre niveaux avec balcons intérieurs donnant sur une cour centrale couverte d'une imposante verrière à quatre pans (**photo ci-dessous**) : la verrière centrale fait 40 m sur 20 m.

En face du pavillon central, séparé par un grand espace et une route intérieure se trouvent le théâtre (avec salle à l'italienne de 450 places), les écoles et le pavillon de l'Économat (avec boucherie, boulangerie, épicerie). L'ensemble des habitations est complété en 1883, au-delà d'un bras de l'Oise, par le pavillon de Cambrai (150 appartements). En bordure de l'Oise la buanderie, les bains, la piscine (1870), le jardin d'agrément et le jardin potager complètent ce site unique.

Godin peut être considéré comme le père de l'économie sociale et solidaire. Son action est unique pour l'époque. Il instaure la gratuité des soins et des médicaments, une crèche, un système de protection mutualiste, une caisse d'assurance



maladie dès 1860, une caisse de secours aux invalides du travail, aux veuves, aux orphelins. La scolarité est obligatoire jusque 14 ans, l'école est mixte, gratuite, laïque. L'accent est mis sur l'hygiène : à chaque étage des

points d'eau, des toilettes, un système de ventilation, d'évacuation des déchets, beaucoup de luminosité dans les pièces (chaque appartement a des fenêtres donnant sur l'extérieur et la nature)... À l'écoute du guide, nous sommes souvent admiratifs, plus particulièrement lors de la visite de la piscine chauffée par l'eau venant par canalisation de l'usine. Et elle dispose d'un plancher en caillebotis réglable en hauteur, permettant aux enfants d'apprendre à nager sans danger et de s'adonner à la baignade. Que ce soit dans la cour centrale des pavillons ou au théâtre, de nombreuses manifestations culturelles ou récréatives (congrès, conférences, fêtes du travail, de l'enfance, remises de distinctions, bals) sont organisées. Godin instaure le repos le dimanche, les journées de 8 à 10 heures, le travail des enfants à partir de 14 ans. Que l'on songe qu'à l'époque le travail se déroulait sept jours sur sept, plus de 10 à 12 heures par jour, les enfants travaillant dès 11 ans.

Malgré et à cause de ses vues progressistes et de ses réalisations humanistes Godin fut combattu par différentes classes dirigeantes, les hommes politiques, les capitalistes, le clergé y prenant sa part (les réunions d'éducation économique avaient lieu le dimanche matin dans le théâtre). Bien qu'il fût conseiller général, de son vivant l'usine ne fut jamais reliée à la gare. Néanmoins à partir de 1864 de



nombreuses visites de personnalités et de délégations se rendent au Palais social. L'activité de Godin était multiple. Il écrivit plusieurs ouvrages : *Solutions sociales* (1871), *Les Socialistes et les droits au travail* (1874), *Mutualité sociale et association du capital et du travail* (1880), *Le Gouvernement : ce qu'il a été, ce qu'il doit être et le vrai socialisme en action* (1883), *La Politique du travail et la Politique des privilèges, La République du travail et la Réforme parlementaire* publié en 1889 par son épouse après sa mort. Innovant toujours et diversifiant sa production (émaillage des poêles de fonte développés sous toutes ses formes, machine à torrifier, lavabos, baignoires) il dépose de multiples brevets pour se protéger. Godin fut maire (1870-1874), conseiller général (1870-1883), député (1871-1876), mais ses propositions de lois étaient systématiquement rejetées.

Comme ses ouvriers et cadres il habitait au Familistère, ce que lui reprochait sa première épouse Esther qui souhaitait qu'il vive dans l'environnement plus traditionnel d'un industriel fortuné. À contrario, de manière discrète, Marie Moret (1840-1908), femme cultivée, sa deuxième épouse joua un rôle constant d'inspiratrice et de grand soutien pour en particulier faire connaître son œuvre.

Cette organisation prit fin en 1968, à cause d'une concurrence non maîtrisée.

L'ensemble du Palais social est devenu un musée avec une petite partie habitée. L'usine reprise deux fois fonctionne à une échelle plus réduite (250 salariés).

Un peu de bibliographie :

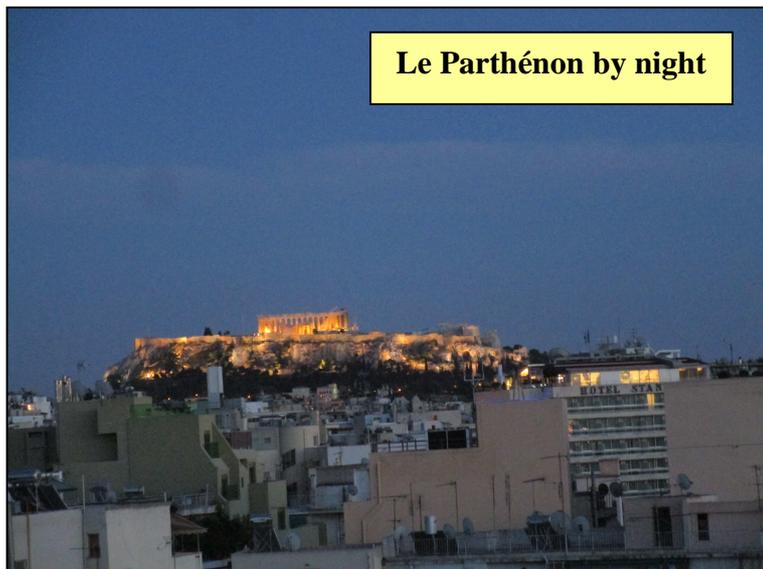
- Loire L., *Le Familistère de Guise, architecture, habitat, vie quotidienne* (1858-1868), Mémoire de l'École des Chartes, 1988, inédit.
- Dorel-Ferré G. (dir), « Villages ouvriers, utopie ou réalités ? », *Actes du Colloque de Guise 16-17 octobre 1993*, n^{os} 25-25 de la revue *L'Archéologie industrielle en France*, 1994.
- Godin J.-B., *Solutions sociales*, 1871, réédition La Digitale 1979.
- Moret M., *Documents pour une bibliographie complète de Jean-Baptiste André Godin*, 3 volumes, Édition Guise : Familistère, 1897-1910, publiés en partie dans la revue *Le Devoir* de 1897 à 1908.

Jean-Charles FIOROT

Écrire sur la Grèce risque d'être banal car le pays a toujours été une destination touristique et nombre de collègues y ont déjà fait un séjour. Heureusement le programme mis au point par la commission voyages avait tenu compte de ce fait et proposé un circuit original qui était « la Grèce du nord, d'Athènes à Thessalonique ». Notre périple, à partir d'Athènes, nous a donc fait passer par Delphes, les Météores puis rejoindre Thessalonique où nous sommes restés trois jours en rayonnant en Macédoine jusqu'en Thrace, puis repartir vers Athènes avec une escale à Volos et dans les villages du Pélion.

Naturellement, tout notre parcours a été marqué par la visite des sites archéologiques et des musées qui nous ont replongés dans l'histoire, les dieux, la mythologie et les légendes de la Grèce ancienne, d'autant que notre guide conférencier était historien.

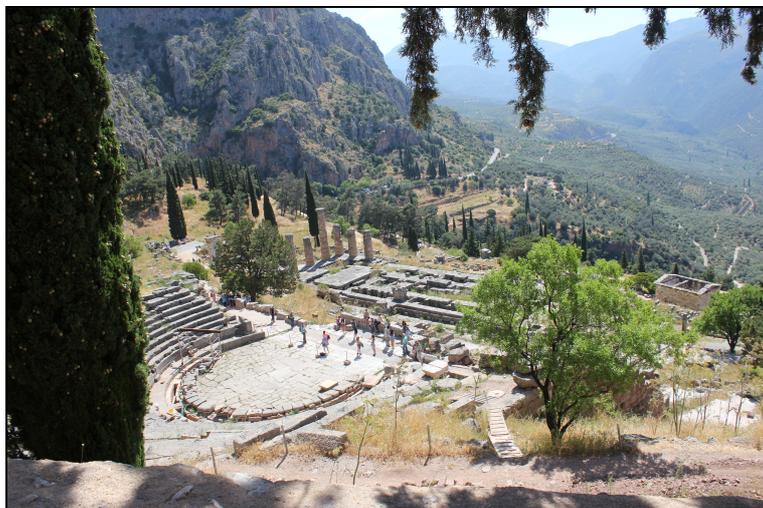
Le Parthénon by night



À Athènes le musée national nous a permis de suivre, grâce à un parcours chronologique, l'évolution de l'art grec depuis l'époque archaïque (700-500 av. J.-C.) jusqu'à l'occupation ottomane en passant par la période classique puis byzantine. Nous avons même vu les dernières découvertes faites à Santorin. Le nouveau musée de l'Acropole est installé près du Parthénon (en restauration !) et abrite la majorité des fresques qui ornent le Parthénon ainsi que les célèbres Koré dont on peut trouver la description dans tous les guides... Après le déjeuner dans la Plaka, nous avons visité près du Pirée le musée du pain qui possède une impressionnante collection de sceaux qui servaient à marquer les pains, et qui est jumelé avec une

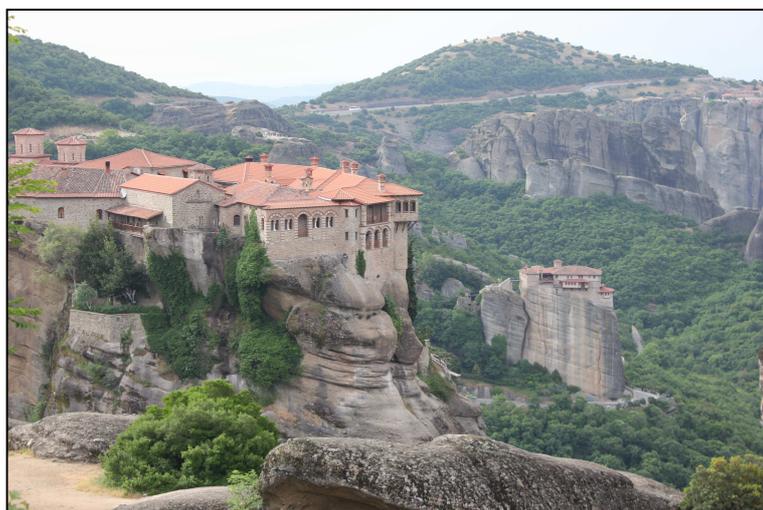
école de boulangerie. Les membres du voyage qui ont bien écouté les explications devraient être incollables sur les farines et la fabrication du pain... Enfin, nous avons visité une cave de retsina, à Koropi (pas de voyage de l'ASA sans visite de cave...) où la dégustation nous a fait découvrir, à côté du sauvignon et du merlot, des cépages peu connus : savatiano, asyrtiko, malagouzia, agiorgitiko... Le retsina, qui à l'origine était additionné de résine pour la conservation, ne l'est plus que pour faire couleur locale!

Le lendemain a été consacré à Delphes et à son site archéologique (**photo ci-contre**) dominé par le



mont Parnasse. Visite traditionnelle du sanctuaire d'Apollon (les ruines du temple qui subsistent datent du IV^e siècle av. J.-C.), le théâtre, le stade, le musée. Ensuite, visite du monastère d'Ossios Loukas qui date du Moyen Âge (1001) dont le style octogonal de l'église devint l'emblème de l'église byzantine.

L'escale à Kalambaka nous a permis de voir les Météores (**photo ci-contre**) où se dressent des monastères byzantins perchés sur des pitons rocheux : monastères Saint-Nicolas, Varlaam, Saint-Étienne. Il n'était naturellement pas possible d'aller dans tous les monastères et nous n'avons



visité que le monastère du Grand Météore qui fut fondé en 1556 par saint Athanase. Le rocher sur lequel le bâtiment est construit se trouve à 415 m au-dessus du lit du Pénée. On pratique l'ascension par 115 marches irrégulières en pente. Les échelles volantes ont été supprimées et le filet suspendu à la tour spécialement prévue à cette fin ne transporte plus que des provisions et, paraît-il, certains vieux pèlerins très pieux ! L'église dénommée Katholicon, consacrée à la Transfiguration du Christ est décorée de fresques magnifiques et la salle du trône épiscopal abrite un trésor constitué de manuscrits, icônes, reliquaires... Du haut du monastère la vue est impressionnante sur les rochers et sur le monastère de Varlaam.

En route vers Thessalonique nous nous sommes arrêtés au sud de Kozani pour voir le site et le musée d'Aiani où, depuis 1983, des fouilles ont révélé l'existence d'une ville de la fin du VI^e siècle av. J.-C. à 100 av. J.-C., abandonnée probablement à la suite d'un tremblement de terre. Le musée contient beaucoup de poteries et des échantillons anciens d'écriture prouvant, dit-on, que cette partie de la Macédoine parlait le grec avant le V^e siècle av. J.-C.

Nous avons ensuite rejoint Thessalonique et nous avons commencé notre tour de la Macédoine par le site archéologique de Philippes, en Thrace, où, paraît-il, saint Paul entreprit sa première prédication en 49 après J.-C. Nous avons parcouru les ruines du forum, du grand théâtre qui s'étend sur les pentes de la colline, admiré une superbe mosaïque avant de partir vers Kavala (**photo ci-contre**) qui fut depuis toujours le port de Philippes. La ville où naquit Mehemet Ali (1769-1849) futur vice-roi d'Égypte, a été longtemps le centre de l'industrie et de l'exportation du tabac macédonien est encore entourée de remparts et possède un aqueduc datant du XVI^e siècle. Après la visite du musée du tabac, petit tour sur les remparts pour les plus courageux et retour vers l'hôtel à Thessalonique.



Le jour suivant fut consacré à la visite de Pella qui a été la capitale de la Macédoine sous Philippe II et Alexandre le Grand. La ville fut dévastée par le consul romain Paul-Émile en 168 av. J.-C. et ce n'est qu'en 1957 qu'elle fut redécouverte. C'est la visite du musée qui est la plus intéressante car l'exposition est aménagée d'une façon didactique : d'abord l'environnement et l'histoire de la cité, puis la vie quotidienne, la vie publique, les activités productrices et commerciales, la vie culturelle, le monde des défunts et les sépultures. Parmi tous les objets exposés il faut signaler les remarquables pavements de mosaïque (IV^e et III^e siècles av. J.-C.). Cependant le plus impressionnant a été la visite à Virginia (ancienne capitale Aigai). Ce site comprend les tombes royales de Mégali Toumba (le grand tumulus), parmi lesquelles figure celles de Philippe II de Macédoine. On ne voit que la façade de la tombe avec une porte en marbre encadrée par des colonnes doriques surmontées d'une frise décorée représentant une chasse à courre. Le musée installé en sous-sol (musée coquille souterrain) permet de voir tous les objets découverts : bouclier, cuirasse, urne d'or, bijoux... À noter que ces découvertes ne datent que de 1977.

Le retour sur Thessalonique nous a d'abord fait voir, à partir des remparts, une vue panoramique de la ville puis le tour de la cité nous a permis d'admirer les monuments incontournables : l'église Saint-Dimitri qui marque l'emplacement du martyr et de la tombe du patron de la ville (VII^e siècle, restaurée après l'incendie de 1917, la Tour blanche qui faisait partie des remparts et date de Soliman le Magnifique (fresques, icônes), la Rotonde, mausolée circulaire du IV^e siècle, puis mosquée sous l'occupation turque, qui abrite un musée lapidaire, l'Arc de Galère (IV^e siècle), décoré de bas-reliefs montrant les victoires de l'empereur Galère sur les Perses et les Arméniens, l'église Sainte-Sophie (VIII^e siècle) qui fut mosquée jusqu'en 1912 (belles mosaïques).

Le lendemain, une promenade dans la ville nous a mené à la lumineuse place Aristote qui avec ses arcades blanches et ses piliers rouges fut bâtie, à partir de 1918 par un architecte français, Ernest Hébrard, après l'incendie de 1917. Là, en bordure de la mer, on peut déguster un café frappé...

Nous avons quitté cette belle ville où l'on tente de creuser un métro mais où les travaux mettent constamment à



jour des vestiges du passé, pour nous rendre au site archéologique de Dion, situé au pied du mont Olympe (**photo ci-contre**). La cité était la ville sacrée de la Macédoine antique et doit son nom à Zeus (Dias). Les vestiges permettent de deviner les plans de la ville et là encore on peut voir des mosaïques (Triomphe de Dionysos) comme au musée qui rassemble les trouvailles des fouilles, dont un orgue hydraulique. Nous avons continué la traversée de la Thessalie vers Volos où se trouvait notre hôtel. Nous sommes d'ailleurs arrivés en retard pour le pot traditionnel de l'ASA...

L'avant dernier jour de notre séjour va nous permettre de quitter un peu la Grèce antique pour découvrir quelques beaux villages du Pélion. Un petit circuit dans la campagne nous emmène à Portaria puis à Makrinitza qui sont très pittoresques avec leurs vieilles ruelles, leurs fontaines, leurs petites places ombragées de platanes. Au passage nous visitons un petit atelier où fonctionnent encore de vieux métiers à tisser avant de reprendre la route vers Athènes. Cependant, nous faisons un arrêt symbolique au défilé des Thermopyles, un des lieux historiques de la Grèce où Léonidas, roi de Sparte, se sacrifia avec ses soldats face à l'armée perse de Xerxès en 480 av. J.-C. Un énorme monument, inauguré en 1957, est édifié le long de la route et il y a aussi un petit musée où le personnel a tenté de nous montrer un film décrivant la bataille...



Avant de reprendre l'avion nous avons pu, malgré la pluie, assister à la relève de la garde devant le Parlement mais les evzones ont un peu abrégé la cérémonie à cause des averses et nous avons dû prendre le métro pour rentrer à l'hôtel prendre les valises.

En conclusion, c'est encore un voyage réussi que l'ASA a mis au point. Voyage très culturel – le nombre de sites archéologiques et de musées visités en témoigne – qui, dans la convivialité de l'ASA, j'en suis sûr, a été apprécié de tous. De plus, il nous a permis, grâce aux

mini-conférences de notre guide, de nous rendre compte de l'état économique de ce beau pays qui, actuellement, ne survit que grâce au tourisme. Encore merci aux organisateurs.

Francis WALLET

**Deux expositions : Le mystère Le Nain, Louvre-Lens, 22 mai 2017
A poils et à plumes, musée de Flandre, Cassel, 20 juin 2017**

Deux visites organisées par l'ASA, complètement différentes, mais aussi intéressantes l'une que l'autre.

L'exposition présentée au Louvre-Lens s'efforce de reconstituer les personnalités artistiques des trois frères Le Nain car il a toujours été difficile d'attribuer les toiles à chacun des frères. La visite s'articule tout d'abord sur les œuvres de Louis, le cadet des frères, avec des sujets religieux, des paysans qui montrent les plus humbles avec une vérité humaine vraiment renouvelée (ex : *Le Repas de paysans*). Puis viennent les œuvres d'Antoine, l'aîné, qui sont plus connues car plus identifiables : il s'agit de peintures sur cuivre et de miniatures. Les toiles

de Mathieu, qui était, dit-on, le moins doué, sont plus facilement identifiables puisqu'il a survécu à ses frères. Elles constituent, avec les toiles de « suiveurs » de Le Nain, le troisième pôle de l'exposition qui a le mérite de faire redécouvrir les œuvres d'artistes qui jouissaient d'une grande vogue de leur vivant puis ont été oubliés jusqu'au milieu du XIX^e siècle (redécouverte par le critique d'art Champfleury, 1821-1889) et depuis les historiens d'art ont essayé de reconstituer les personnalités artistiques de chacun des trois frères.

L'exposition du musée de Cassel est d'un autre genre puisqu'elle montre des œuvres d'artistes contemporains, belges pour la plupart : Jan Fabre, Wim Delvoye, Berlinde de Bruyckere, Koen van Mechelen... Les créations s'articulent sur le thème des animaux, d'où le nom « À poils et à plumes ». À chaque œuvre on a associé une œuvre du musée qui lui fait écho.

On peut remarquer une sculpture *Le Cheval*, de Patrick Van Caeckenberg, faite à partir d'objets du quotidien (bocaux de conserve, assiettes, couverts...), les bocaux renvoyant à la question de l'alimentation qui est récurrente chez l'artiste. On peut citer aussi les chevaux morts monumentaux, en vraies peaux de chevaux, inspirés par les images de cadavres laissés sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale (de Berlinde de Bruyckere). En écho est exposée la toile de Francis de Tattegrain *Les Casselois dans les marais de Saint-Omer se rendant à la merci du duc Philippe le Bon le 4 janvier 1430* (1827). On peut également citer la série de portraits de Marie-Jo Lafontaine qui, avec ses personnages masqués de têtes d'animaux sur un arrière-plan de buildings, emblèmes du système capitaliste et du pouvoir de la finance, fait réfléchir sur le monde contemporain.

Certes, on aime ou on n'aime pas cette exposition qui est mieux appréciée avec les explications d'une guide chevronnée mais elle a le mérite de faire découvrir des artistes contemporains et de faire réfléchir...

Francis WALLET

Voyage en Islande, le pays de la création du Monde (juin 2017)

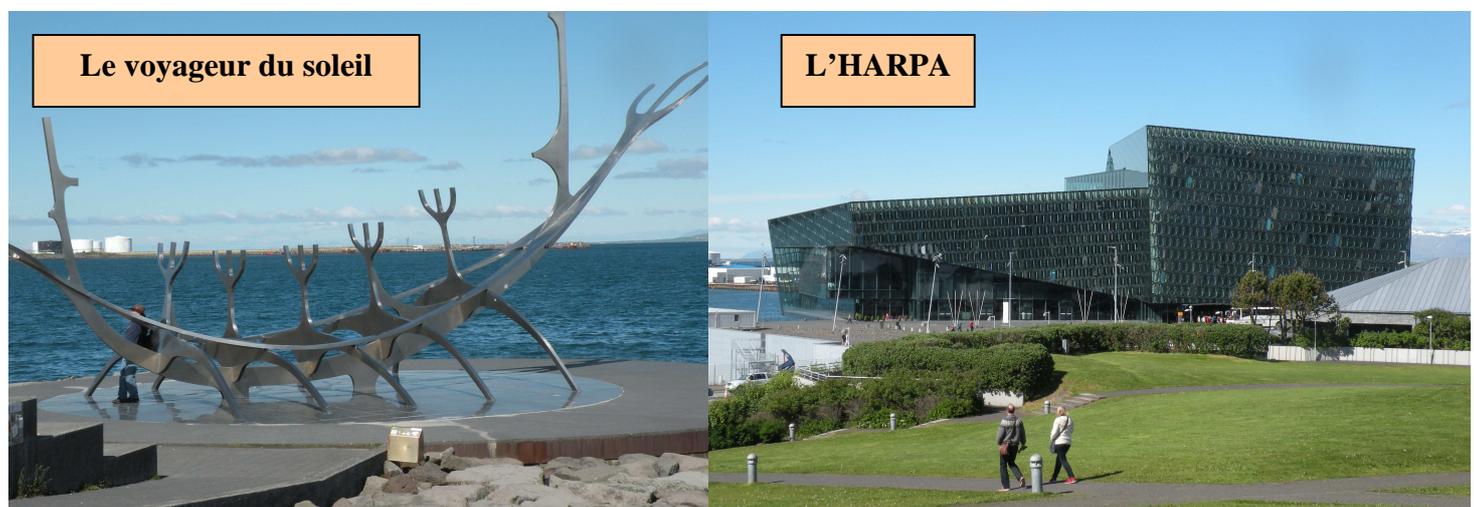
Quand l'avion entame sa descente vers l'île, ce qui frappe, sous les nuages bas, c'est la couleur du sol : noir des champs de lave, dégradé de verts, carrés d'herbe, mousses vertes illuminées de jaune, pierres grises ; des lupins apportent une touche mauve ; platitude sans arbre, constructions basses disséminées, au loin, des fumerolles, un lac bleu opaline; à l'horizon, des volcans.

À la sortie de l'aéroport, surprise d'une fraîcheur pourtant annoncée : « en Islande, il n'y a pas de mauvais temps, il n'y a que de mauvais vêtements » cite le guide.

Sur la route de Reykjavik, le sommet blanc du volcan intitulée la Montagne Enneigée, qui inspira à Jules Verne son *Voyage au centre de la terre*.

Visite du réservoir de Perlan, chantier en cours : dôme de verre et d'acier encerclé par une terrasse d'où nous pouvons contempler la mer et un damier de toits rouges.

Traversée de Reykjavik en bus ; pour ne pas donner prise aux intempéries, les maisons ont un extérieur dépouillé, toit de tôle à pan coupé, murs aux couleurs contrastées.



Reykjavik ou « la baie des fumées », dénommée ainsi par Ingólfur, Viking venu de Norvège, qui jeta des montants de son trône afin de désigner l'endroit où il s'établirait.

Sur la baie, une sculpture tournée vers la mer : le *Voyageur du Soleil*, bateau viking en acier, et l'HARPA, salles de concerts classiques et d'opéras, immeuble sombre en verre, les formes polygonales reprennent celles



des orgues basaltiques, des alvéoles dans le soleil s'irisent de bleu, d'orangé, de rose.

Le City Hall, sur pilotis de béton au bord d'un étang, actuellement habité par des canards, qui deviendra patinoire en hiver ; sur la place attenante, une statue du « fonctionnaire anonyme » dont l'effacement est figuré par la tête restée à l'état de bloc de pierre.

Hallgrímskirkja (**photo ci-contre**), église anglicane en béton clair que ses ogives et ses piliers minces et dépouillés élancent. Vitraux transparents, absence d'ornementation, sauf un orgue imposant à 5 275 tuyaux.

Le drapeau islandais porte la même croix que celui du Danemark, de la Norvège, la Finlande, la Suède, la croix de Duneborg, en souvenir d'une bataille victorieuse ; trois couleurs : le blanc de la neige, le rouge du feu et le bleu de l'eau.

Autour de Reykjavik, le Cercle d'or et ses sites touristiques : sur la route, champs de lupins mauves importés d'Alaska afin de fertiliser les sols.

Geysir (qui jaillit) a donné son nom aux geysers du monde entier, autour un champ de fumerolles ; son voisin, le Strokkur, plus actif, élève à intervalles réguliers un nuage de vapeur vertical.

Gullfoss ou chutes dorées (**photo ci-contre**), nom évoquant les reflets dorés du crépuscule dans l'eau ou l'arc-en-ciel dans la bruine de la chute.

Rift, la faille qui sépare les plaques tectoniques américaine et euro asiatique ; cette faille s'écarte, mais est comblée par la lave ; les eaux s'y précipitent dans un tourbillon d'écume.

Dans la plaine de Thingvellir, l'Althing, premier parlement européen (930). Il avait pour objectif que les Islandais, réputés d'un tempérament querelleur, règlent leurs litiges par une autre voie que la violence, donc par procès ; la sorcellerie et le vol étaient passibles de peine capitale, contrairement à l'homicide ; les sorciers étaient brûlés ou noyés afin d'éviter le retour de leur fantôme.

D'abord dénommée « Ultima Thulé » par un explorateur grec qui l'aurait repérée en 380 avant Jésus Christ ou « porte de l'enfer » par d'autres, l'Islande est habitée par des moines irlandais avant le IX^e siècle, époque à laquelle elle reçoit son nom d'Islande.

Le soleil n'indique pas l'heure, la clarté de la nuit brouille nos repères habituels.

Mercredi : montée sur le volcan Grábrók et tour du cratère à la queue leu leu : jaune lumineux des mousses et lichens, pierres noires et brun rouge.

Le long de la route, les chevaux islandais tournent le dos au vent chargé de pluie, les moutons vont par trois, mère et petits. La route numéro 1, plate, fait le tour de l'île ; de chaque côté des montagnes enneigées ferment l'horizon comme des forteresses.

La ferme de Glaumbaer, habitat en tourbe, témoigne du passé pauvre de l'Islande : petites pièces obscures, table allongée, lits étroits en bois dans la salle commune où se déroule la vie, laiterie, salle.

Une église en tourbe, dont le toit est couvert d'herbe et de fleurs jaunes ; entourée par un cimetière, elle est lambrissée à l'intérieur ; des bancs austères, un tableau de la Cène.

Visite de Akureyri : sur le fjord la tempête agite les bateaux.

Jeudi : chutes de Godafoss ou chute des dieux : quand l'Islande devient chrétienne (an 1000) les statues païennes y furent jetées.

Dans la large plaine serpente une rivière. Les nuages, épais comme des rideaux, accentuent les contrastes du paysage, argentent l'eau des lacs et rivières : blancheur de la neige sur les montagnes noires, fluorescence des mousses, caléidoscope des toits et des fermes isolées ; le ciel repose sur les monts comme un couvercle.



Le volcan appelé l'Enfer dans la zone de Krafla : paysage lunaire, monts pelés dégarnis, fumées, odeur de soufre, tuyaux argentins de la géothermie.



À Námafjáll (**photo ci-contre**), l'or et l'argent : champ de marmites de soufre dorées, vapeurs aux couleurs argentées. L'eau de surface s'infiltré, au contact du magma qui affleure, elle sort sous forme de vapeur en se chargeant de soufre.

À Mývatn, bain en plein air : deux grands bassins aux eaux chaudes bleu lagon avec les montagnes en perspective.

Arrêt à Húsavík, port de pêche ; un musée y est dédié à la baleine.

Jolie église blanche ourlée de moulures chocolat.

Bourrasques de pluie, mer couleur étain.

Dans le musée de la nature, un film montre des pêcheurs de saumon dans un fjord, en barque, dans le froid et le vent et leurs gestes : saisir les

poissons accrochés aux hameçons avec un grappin et trancher leur gorge aussitôt ; un des pêcheurs trempe sa main dans l'eau de mer, la goûte afin de déterminer si l'endroit est propice.

Canyon en fer à cheval Ásbyrgi : au bout du chemin boisé, une mare et des familles de canards, canards arlequin à la tête couleur corail.

Chutes Dettifoss (**photo ci-contre**), la plus puissante d'Europe, assourdissante, des nuages de gouttelettes l'annoncent dans le lointain.

Les sites touristiques sont isolés, ce qui préserve leur caractère naturel et sauvage.

La terre d'Islande ressemble à la peau d'un vieux dinosaure : craquelures de la croûte terrestre, bosses des volcans, nudité des paysages, failles, fissures d'où jaillissent des déjections sous la poussée du feu interne.

Eaux noires sous la pluie, scintillement lorsque le soleil perce les nuages.

Hôtel à Egilsstaðir, rare région boisée d'Islande.

Dans le fjord des Français, Fáskrúðsfjörður, musée

des pêcheurs français, établi dans l'ancienne demeure du docteur ; petit cimetière des marins français dominant le fjord. Dans *Pêcheurs d'Islande*, Loti parle des tombes vides des marins noyés en mer ; une plaque commémore les disparus en citant au côté de leurs noms celui de leur bateau ; quelques croix pour défunts inconnus.

Pentes abruptes des montages striées par des cascades qui les ravinent.

Fjords découpés, mer d'étain, rivières noires ; par-dessus les montagnes qui bordent les fjords ; nuages de fumée noire, troués parfois par un soleil blanc.



Lagon glaciaire de Jökulsárlón ; le glacier vieux de 1 000 ans plonge jusqu'au lac qui porte les morceaux de glace détachés, icebergs bleutés, striés de noir pour certains, traces d'éruptions anciennes (**photo ci-contre**).

Le Laki dont l'éruption en 1783 a entraîné la famine dans le pays et en Europe et aurait possiblement été un facteur de la Révolution française ; il en persiste des champs de lave aux formes spectaculaires.

Hôtel près de Reynisfara, bord de mer. Réserve de Dyrhólaey habitée par les oiseaux : grande plage de sable noir, pitons volcaniques émergeant de

l'eau, murs basaltiques ; rencontre avec les habitants, vivant en terrier ou nichant dans la falaise : les macareux ou clowns des mers, les sternes, le grand labbe, le fulmar, l'eider, l'huïtrier qui ouvre les coquillages avec son bec.

Cascade de Skógafoss abrupte, qui achève sa chute dans un nuage de gouttelettes dans lequel elle disparaît.

Ville de Selfoss et sa jolie église.

La route passe près du Eyjafjallajökull qui a rendu célèbre l'Islande par les dérèglements qu'il a apportés au monde.

Dernière journée à Reykjavik :

Au musée National, objets de culte et du quotidien, statues, riches tapisseries, représentation de Thor, « dieu au marteau », qu'il utilise pour fracasser les crânes.

À Vulcano House, un film sur l'éruption aux îles Vestmann et celle de l'Eyjafjallajökull : la lave incendie les maisons, les cendres couvrent les terres et les rues ; pour que la vie reprenne, l'épaisse couche de cendres sera ramassée, pelle après pelle, l'herbe sera plantée, tige par tige, afin d'éviter que cette cendre ne continue de voler et se déplacer.

La fascination exercée par l'Islande réside dans une nature sauvage et brute, que l'homme n'a pas agressée ni maîtrisée ; il cohabite avec elle sans emprise destructrice ; s'y exerce de façon spectaculaire la violence des éléments, du climat, de la nature ; telle devait être la terre à ses origines.

Marie-Françoise WAXIN

Sources des informations : Alessandro, guide, et le livre *Islande* chez Gallimard.

Impression sur notre voyage en Islande...

Nous étions 34 pour ce beau voyage s'étalant sur dix jours, voyage A/R compris.

Départ de la région lilloise le dimanche 18 juin en fin d'après-midi. Direction Roissy où nous passons la nuit à l'hôtel Ibis en prévision d'un réveil tôt le 19 pour un décollage vers l'Islande à 8h ! Vol confortable d'un peu plus de 5 heures sur Icelandair.

À l'arrivée à Keflavik, aéroport de Reykjavik (littéralement « la baie des fumées »), nous découvrons notre guide, Alex (d'origine italienne, il s'appelle en fait Alessandro) et une température plutôt fraichounette... Mais il ne pleut pas (enfin, pas encore !).

Opérations de change : l'Islande ne fait pas (encore ?) partie de la zone euro. Heureusement le taux de conversion est assez simple : 1 € = un peu plus de 100 ISK.

Commence alors pour nous, sur une période de huit jours, un magnifique tour complet de l'île, dans le sens des aiguilles d'une montre. De longs parcours en bus, très confortable et conduit de main de maître par notre chauffeur, Thor.

Je ne vais pas détailler ici notre périple : Marie-Françoise le fait avec brio dans un autre très joli compte-rendu. Nous nous arrêtons assez souvent et nous découvrons des paysages dont l'aspect et les couleurs changent en quelques minutes, au fil de l'évolution de la météo : pluie, vent, soleil, nuages... On a presque l'impression de vivre les quatre saisons d'une année au cours de la même journée, pour ne pas dire de la même heure ! Mais quelle splendeur !

Nous prenons beaucoup de photos, mais je dois avouer que le résultat que j'ai constaté en rentrant chez moi a été un peu décevant : je ne retrouve pas dans mes clichés la beauté et l'immensité des sites que nous avons visités. L'Islande mériterait bien un « appareil photo à 360° » !

Parmi les sites remarquables qui m'ont le plus marqué :

- Un geyser, entouré, dans un paysage un peu lunaire, de fumerolles à l'odeur soufrée un peu particulière...
- L'ascension d'un petit volcan (éteint !), avec découverte d'un panorama splendide.
- Un champ de solfatares multicolores. L'énergie géothermique est ici partout présente, ce qui nous rappelle que l'Islande est à 90% indépendante énergétiquement parlant...
- Un peu plus tard, nous nous baignerons au « Blue Lagoon », immense piscine à ciel ouvert, dont l'eau est naturellement chauffée à environ 35°C. Sensation délicieuse, malgré une odeur pas très plaisante...
- Ascension des 527 marches menant au sommet d'une cascade de Skogafoss (« cascade de la forêt»). Nous pourrions même compléter notre exploration en faisant une incursion derrière la chute d'eau. On en ressort un peu mouillé (mais il faut dire qu'il bruinaut aussi un peu ce matin-là...).

- Visite assez touchante du « village des Français », mémoire actuelle des Bretons qui allaient pêcher la morue dans les environs au XIX^e siècle. Certains ne revenaient pas de ces voyages périlleux et un petit cimetière accueille quelques-unes leurs tombes. Curieusement, ce village est jumelé avec **Gravelines**, qui n'est pas à proprement parler un port breton... Drapeaux français un peu partout et guide locale très amicale qui nous invitera même à chanter *Milord* d'Édith Piaf (je pense) et le *P'tit Quinquin*).



Un mot sur l'hôtellerie : franchement, rien à redire, c'était parfait.

Il paraît que l'éruption du volcan Eyafjallajökull (mot que nous savons maintenant prononcer, et qui signifie littéralement « glacier des montagnes proches des îles ») en 2010 a « boosté » le tourisme vers l'Islande et l'infrastructure hôtelière a eu un peu de mal à suivre... Franchement, nous ne nous sommes rendu compte de rien. Tous les hôtels étaient très confortables, avec des chambres souvent claires, spacieuses et des sanitaires impeccables.

Question restauration maintenant. Les petits déjeuners islandais sont (à la limite) pantagruéliques. Des œufs, de la charcuterie, du fromage, des céréales, des fruits frais et/ou secs, des yaourts, du fromage blanc et même, pour les initiés et les amateurs, des filets de hareng marinés. Sans oublier, dans un coin, l'inévitable bouteille d'huile de foie de morue, dont chacun connaît plus ou moins les vertus, malgré des souvenirs d'enfance peu réjouissants pour certains.

Le midi et le soir, nous avons eu parfois droit à des buffets toujours très bien garnis et variés, d'autres fois un service à table. Pas mal de poisson, saumon ou cabillaud, toujours très bien cuisiné et

accompagné de sauces délicieuses. Il semblerait qu'une des spécialités islandaises soit la soupe au chou-fleur (avec sa variante brocoli)... Info ou intox ? En tout cas, on nous en assez souvent servi. Franchement, et globalement, un sans-faute !

Notre guide, Alex, était passionnant. Il est très érudit et nous a raconté plein de choses sur l'Islande, son histoire, sa géographie, ses coutumes, son climat etc. Très attentionné et prévenant, il s'occupe de tout, prévoit tout, réorganise au besoin le circuit ou l'ordre des visites et ajoute même des activités au programme prévu. Bref, ce gars est une perle ! Quant au chauffeur, Thor (comme le super-héros au marteau de Marvel), même s'il parle peu, il est souriant et très attentif au bien-être de ses passagers.

Un mot du coût de la vie en Islande... On est vraiment sur une autre planète ! Pas de bière à moins de 10-12 € (la pinte quand même...). Les cartes postales et les timbres sont hors de prix. Quant aux souvenirs... Nous avons vu des pulls « typiques » en grosse laine à 190 ou même 250 €. Le moindre T-shirt très ordinaire coûte environ 40 €. Il paraît que les salaires islandais sont à l'aune de ces prix. Tant mieux pour les Islandais et tant pis pour nous. Notre budget « souvenirs » pour ce voyage restera inférieur à ce que nous avons dépensé en novembre au Mexique... Bilan : un « magnet » et un « shot glass » (verre à goutte).

Pour finir, quel bonheur de voyager en groupe avec l'ASA ! Ambiance bon enfant, pleine de prévenance, de gentillesse et d'humour. Un vrai bonheur. Ah oui ! Et puis la ponctualité, politesse (paraît-il) des rois est une vertu cardinale à l'ASA. Cela aussi est appréciable...

En résumé, un super voyage très agréable, plein de belles surprises et de paysages somptueux. Dommage que tout cela passe si vite !

Un grand merci à tous ceux qui ont contribué, de près ou de loin, à cette belle réussite !

Et vivement le prochain voyage !



François-Xavier SAUVAGE

Abrégé d'une conférence faite aux Rendez-vous de l'ASA le 19 octobre 2017

Ce texte a été écrit après plusieurs voyages réalisés sur la Route de la Soie. Il nous reste à explorer la vallée du Ferghana en Ouzbékistan, le tronçon passant par Merv au Turkménistan et la traversée de la Mésopotamie en Irak...

L'origine chinoise de la Route de la Soie

La Route de la Soie part de la ville de Xi'an, à proximité de laquelle se trouve l'"armée enterrée" destinée à protéger Qin, le premier empereur de Chine, mort en -210. L'empereur Wudi, de la dynastie Han, envoie en -138 une mission en Bactriane (Asie centrale) pour convaincre cette région de s'allier à lui pour combattre les nomades responsables de razzias. La mission a pour résultat, non pas l'alliance recherchée, mais la prise de contact avec plusieurs nations jusque-là inconnues des Chinois. Suite à cela, un courant d'échanges se met en place en -125 environ.

Pendant plusieurs siècles, la soie est la principale production exportée vers l'ouest par la Chine, seule productrice et exportatrice de cette matière dans le monde. Les Chinois échangent leur soie contre des chevaux du Ferghana (Asie centrale), rapides et résistants, capables de lutter contre les "barbares" venant du nord et de l'ouest. Quand les échanges s'intensifient, les produits transportés se diversifient. Depuis la Chine : soie, céramique, porcelaine, épices, pierres précieuses, or, argent, animaux vivants (oiseaux, tigres), esclaves. Dans l'autre sens : chevaux du Ferghana, chameaux de Bactriane, yacks, moutons, chèvres, verreries, encens et myrrhe, blé, orge, vin.

Une caravane est formée de chameaux, d'ânes, de yacks, jusqu'à mille ou plus. Un chameau peut transporter une charge de 150 kg. On avance en moyenne de 25 km par jour. On fait halte dans les caravansérails. Il faut protéger les marchandises transportées, et aussi les hommes. D'où la construction de tours de guets, de fortins, de forteresses, de villes fortifiées.

À l'origine, c'est l'empereur qui est le grand organisateur de la caravane. Elle est conduite par des commerçants représentant l'empereur, et aussi des commerçants privés. Les Han inventent le système bancaire et les assurances pour les commerçants. Le tiers des bénéfices commerciaux est acquis, les deux tiers restants sont réinvestis pour l'organisation de la prochaine caravane. Les grottes sanctuaires et les monastères bouddhistes font office de banques le long de la Route.

Dans les décennies qui suivent l'ouverture de la Route de la Soie, celle-ci commence à servir de vecteur à la propagation du bouddhisme par des moines missionnaires. Propagation du bouddhisme de l'Inde vers la Chine, mais aussi propagation du manichéisme et du nestorianisme de l'ouest vers l'est. Sur la Route de la Soie circulent non seulement des produits et des marchands, mais aussi des armées, des religions, des idées. Relations commerciales, relations politiques, transferts de savoirs scientifiques et techniques, échanges culturels et religieux : c'est tout cela qu'il faut entendre sous l'expression Route de la Soie.

Les hommes repèrent des cols, des points d'eau, des pâturages, des ravitaillements, d'où la mise en place d'itinéraires. L'itinéraire est déterminé par la géographie mais aussi par les villes et les bazars où l'on peut se ravitailler, remplacer les animaux morts ou épuisés, faire des opérations commerciales. Inversement, les villes situées sur les itinéraires marchands se développent à mesure que les échanges s'intensifient.

L'itinéraire en Chine (Gansu et Xinjiang)

Partant de Xi'an, la Route conduit à Lanzhou, sur le fleuve Jaune. Lanzhou est à l'entrée du corridor du Hexi, succession de vallées formant un passage étroit (de 20 à 100 km de large), étiré sur plus de 1 000 km, entre le désert du Gobi au nord-est et le plateau tibétain au sud-ouest. La plupart des villes situées dans le corridor sont nées du trafic commercial. À la sortie du corridor s'élève la forteresse de Jiayuguan, édifée sous les Ming en 1372. Elle est proche de l'extrémité ouest de la Grande Muraille, qui a été construite pour repousser les assauts



répétés des "barbares".

À 25 km de l'oasis de Dunhuang se trouvent les grottes de Mogao, des lieux de culte d'une grande importance sur la Route de la Soie. 700 grottes commanditées par les empereurs successifs, dont 500 sont peintes et décorées. En 1900, une petite grotte murée est découverte de façon accidentelle ; elle contient plusieurs dizaines de milliers de documents. L'explorateur Aurel Stein emporte cinq chars de documents, dont un exemplaire du *Sutra du diamant*, un texte bouddhique remontant à l'an 868 ; c'est le plus ancien livre imprimé connu.

Dans la région de Dunhuang se trouve la bifurcation de la Route de la Soie. Il s'agit de contourner le bassin du Tarim, dont une grande partie est occupée par le désert du Taklamakan. Le bassin du Tarim est le plus grand bassin endoréique au monde (plus de 400 000 km²), c'est-à-dire un bassin-versant retenant les eaux dans une dépression fermée.

Nous empruntons la voie nord, qui passe entre les déserts du Gobi et du Taklamakan. Après plusieurs centaines de kilomètres à travers la steppe et les marécages, nous atteignons la vaste dépression de Turfan, une oasis située bien au-dessous du niveau de la mer, au climat extrême. Les villes mortes de Qocho et de Jiahoe étaient situées sur la Route de la Soie. Sous les Tang (618-907), Jiaohe était une importante ville fortifiée destinée à protéger la Route, en même temps que lieu d'un commerce prospère. Arrêt aux Grottes des mille Bouddhas de Bezeklik, dans les monts Flamboyants. Mille bouddhas, parce qu'une statue de bouddha représente un aspect, une facette du bouddha historique (né en -563). 77 grottes ont été creusées par des moines bouddhistes entre le v^e et le x^e siècle. En 1902-1903, ces grottes ont été pillées par l'Allemand Albert von Lecoq, baptisé "le Scieur fou".

L'oasis de Kashgar est au point de rencontre des voies nord et sud. "C'est Byzance", est-on tenté de dire après les épreuves endurées. On se restaure et on change de bêtes avant de partir explorer les premiers tronçons de la voie sud. Le district de Yarkand est l'image du Xinjiang d'aujourd'hui : une province autonome, musulmane, agricole, dont les habitants, les Ouïghours, contrairement aux Tibétains, sont attachés à la Chine, qui les équipe en infrastructures. En traversant la ville de Khotan, on se doit d'évoquer un fait légendaire. On sait que les Chinois protégeaient jalousement leur secret de la soie et interdisaient de sortir du pays des œufs ou des cocons, sous peine de mort. Vers l'an 420, une princesse chinoise donnée en mariage au roi du Khotan, ne pouvant se résoudre à vivre sans soie, dissimula dans sa coiffure des jeunes œufs de vers à soie et des graines de mûrier. Passons sur les péripéties... C'est ainsi que le secret millénaire fut capté et que la sériciculture se répandit en Asie centrale, puis en Perse, à Byzance, dans tout le monde musulman, au xi^e siècle en Italie et seulement au xii^e siècle en France. Après Khotan, nous quittons la voie sud et faisons une incursion dans le désert jusqu'au stupa de Rawak. Ce monument bouddhiste, qui contient les restes d'un défunt, est le signe qu'existaient autrefois, dans le Taklamakan, des villes-oasis et des routes transversales reliant les deux voies nord et sud.



Caravane dans le désert de Gobi

Retour à Khotan et Kashgar.

L'itinéraire en Asie centrale

Après la traversée de la riche vallée du Ferghana, nous arrivons en Sogdiane, région historique située entre les fleuves Amou-Daria (Oxus) et Syr-Daria (Iaxarte) dans l'actuel Ouzbékistan. Les Sogdiens jouent, dans l'Antiquité et au Moyen Âge, un important rôle d'intermédiaire commercial. Ils assurent le commerce entre la Chine et l'Inde dès le iv^e siècle avant J.-C. Ils dominent la Route de la Soie du -ii^e jusqu'au x^e siècle. Certes, des villes comme Samarcande et Boukhara doivent beaucoup à Tamerlan, mais que seraient-elles sans l'apport des commerçants sogdiens ?

Samarcande devient très tôt un grand centre de



Place du Registan à Samarcande

production du papier. Pourquoi ? En 751, à la bataille du Talas, au Kirghizistan actuel, non loin du Kazakhstan, s'affrontent les armées du califat – en 750, les Abassides de Bagdad ont renversé les Omeyyades de Damas – et celles de l'Empire chinois (sous les Tang). Talas, c'est une bataille pour le contrôle de la vallée du Ferghana et de la Route de la Soie. L'armée chinoise est défaite. Conséquence : des prisonniers chinois sont vendus à Samarcande. Certains prisonniers connaissent les secrets de fabrication de la poudre à canon, de la soie et du papier. C'est pourquoi Samarcande devient un grand centre de production du papier. La technique passe ensuite à Bagdad et dans tout le monde musulman. Il faut attendre l'époque des croisades pour qu'elle passe en France et en Italie. Le Coran se diffusera grâce au papier ; c'est le début de l'âge d'or islamique (IX^e siècle).

Samarcande est la capitale de Tamerlan (1336-1405), redoutable chef de guerre turco-mongol, spécialiste des "pyramides de têtes", fondateur de la dynastie des Timourides. Sous leur règne, Samarcande se pare d'innombrables mosquées et mausolées, tous plus somptueux les uns que les autres. Le petit-fils de Tamerlan, Ulugh Beg, appelé le "prince-astronome", enseigne l'astronomie et fait construire un observatoire.

À Boukhara, le mausolée d'Ismaïl Samani, un des plus anciens bâtiments musulmans au monde, fait partie des quelques vestiges laissés par l'invasion mongole. L'émir Samani règne à Boukhara de 892 à 907 ; il fonde la dynastie des Samanides, qui reprennent le pouvoir après la conquête arabe. Le X^e siècle est une période brillante à Boukhara. Des savants, des écrivains, des poètes y résident, notamment Avicenne, né près de Boukhara (Avicenne, médecin à la cour d'un souverain Samanide, écrit des livres utilisés dans les écoles de médecine jusqu'au XVII^e siècle), et le savant encyclopédiste al-Biruni, né près de Khiva, qui correspond avec Avicenne (al-Biruni apporte de nombreuses contributions aux mathématiques).

Prenant la direction de l'ouest, nous atteignons le fleuve Amou-Daria et l'oasis du Khwarezm, dont Khiva fut la capitale ; Al-Khwarizmi y est né dans les années 780, son nom est à l'origine du mot algorithme et un de ses ouvrages à l'origine du mot algèbre. Puis la Route de la Soie traverse l'actuel Turkménistan en passant notamment par Merv, dont les vestiges sont situés près de la ville de Mary.

Les itinéraires en Iran

La route nord-est, de Mashhad à Téhéran

Après le franchissement de la frontière entre Turkménistan et Iran, nous faisons un détour pour atteindre, par une piste escarpée, le mausolée d'un prophète nestorien venu convertir la région quelques décennies avant la conquête arabe. Nestorius défendait la thèse selon laquelle le Christ juxtapose en lui deux natures séparées, l'une divine et l'autre humaine. Après sa condamnation au concile d'Éphèse en 431, le nestorianisme se répand en Orient.

La ville sainte de Mashhad abrite le mausolée d'Ali Reza, huitième imam du chiisme duodécimain. Nishapur fut le siège d'un évêché nestorien au V^e siècle, puis la capitale des Seldjoukides en 1037 ; Omar Khayyam y est né en 1058, ses *Quatrains* sont encore cités de nos jours. À Myandasht le caravansérail est jouté d'un fortin, construit pour se protéger des attaques des Turkmènes, qui faisaient le commerce d'esclaves.

La mosquée Tari-khaneh de Damghan date du VIII^e siècle ; ses piliers circulaires trapus, typiques de l'architecture sassanide, indiquent que ce fut d'abord un temple du Feu, ensuite converti en mosquée. Non loin de Damghan se trouve un des plus anciens vestiges de la Route de la Soie, les ruines d'Hecatompylos, la Ville aux cent portes, une capitale des Parthes aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère ; le dernier des Achéménides, Darius III, pourchassé par Alexandre le Grand, y aurait été assassiné en -330. À partir de Semnan nous cheminons entre le désert de Dacht-e Kavir au sud et la chaîne de l'Elbourz au nord, de laquelle émerge le mont Damavand, le plus haut sommet d'Iran (5 670 m). La Route passe par les gorges de Saranza et arrive à Téhéran.

La route sud-nord, du golfe Persique à Téhéran

Nous suivons la voie empruntée par Pierre Loti (*Vers Ispahan*, 1904) : « Une grande barque à voile, que nous avons frétée à Bender-Bouchir, vient de nous jeter ici, au seuil des solitudes, sur la rive brûlante de ce golfe Persique, où l'air empli de fièvre est à peine respirable pour les hommes de nos climats. Et c'est le point où se forment d'habitude les caravanes qui doivent remonter vers Shiraz et la Perse centrale. » À Shiraz, nous faisons halte aux mausolées des poètes Saadi et Hafez, encore vénérés de nos jours. Puis nous atteignons Persépolis, l'une des capitales de l'empire achéménide, qui fut en partie détruite par Alexandre. Laissons parler Pierre Loti, qui a plus d'imagination que nous : « En foulant ce vieux sol de mystère, mon pied heurte un morceau de bois à demi enfoui (...) C'est un fragment de quelque poutre qui a dû être énorme (...) Il n'y a pas à en douter, cela vient de la charpente de Darius. Je le soulève et le retourne. Un des côtés est noirci, s'émiette carbonisé ; le feu mis par la torche d'Alexandre ! »

À Naqsh-e Rostem se trouvent quatre tombeaux achéménides creusés dans la falaise. En-dessous de ces tombeaux sont sculptés des bas-reliefs sassanides. L'un d'eux représente le triomphe de Shapur I^{er} sur les empereurs Philippe l'Arabe et Valérien en 260. Ces sculptures portent un double message politique, adressé aux

caravaniens : les Sassanides ont ressuscité la Perse achéménide, l'empire sassanide l'a emporté sur l'empire romain. Dans ce site majestueux s'élève une tour zoroastrienne, monument religieux qui faisait partie d'un ensemble plus vaste, aujourd'hui disparu ; sur un de ses murs, Shapur a fait graver une inscription trilingue qui résume les hauts-faits de son règne. À une extrémité du site se trouvent deux petits autels du Feu. Dans le village zoroastrien de Cham se dresse une tour du Silence, au sommet de laquelle les défunts se faisaient déchiqeter par les vautours (pour éviter l'inhumation qui pollue la terre et la crémation qui pollue l'air). Au fronton du temple du Feu de Yazd se tient Ahura Mazda, l'unique divinité depuis la réforme de l'ancien culte mazdéen par le prophète Zoroastre.

Ispahan semble être pour toujours la somptueuse capitale d'Abbas I^{er} le Grand, cinquième shah safavide qui règne de 1588 à 1629. On en oublierait que Tamerlan a pillé la ville lors de son passage en 1387 et égorgé cent mille habitants en deux jours. Pour atteindre Téhéran, il nous faut contourner par l'ouest le désert de Dacht-e Kavir.

De Téhéran à Hamadan (Ecbatane sous les Mèdes)

Le caravansérail de Sa'd al-Saltaneh, construit à Qazvin sous la dynastie Kadjar, est un des plus grands du Moyen-Orient. Près de Qazvin se trouvait la forteresse d'Alamut, base de la terrible secte ismaélienne des Assassins, fondée en 1090 par Hassan Sabbah, « le Vieux de la montagne », et détruite en 1256 par le grand khan mongol Hulagu (les ismaéliens sont des chiïtes septimains). Les cibles des Assassins étaient nombreuses et variées : califes abbassides, princes, officiers, etc. Difficile de savoir s'ils s'en prenaient aux caravanes. En se dirigeant vers Soltaniye, on aperçoit de loin l'immense dôme du mausolée du prince mongol Oldjaïtu ; un dôme à double coque, construit de 1302 à 1312, plus de cent ans avant celui de Santa Maria del Fiore à Florence. Hamadan est le passage obligé pour les routes commerciales qui vont vers la Mésopotamie et la Syrie.

Les itinéraires en Syrie

Depuis les époques reculées, les caravanes venant de Mésopotamie remontent le long de l'Euphrate jusqu'à l'endroit où, à la latitude d'Alep, le fleuve se rapproche le plus de la Méditerranée, et coupent alors en direction de la mer. Cette route a fait la fortune de villes comme Mari, Ugarit, Alep, Antioche sur l'Oronte et son port Séleucie de Piérie. Il existe cependant des trajets plus courts, à travers le désert : l'un mène de Gerrha à Pétra, la capitale des Nabatéens ; l'autre part du moyen Euphrate et passe par Palmyre. L'insécurité chronique et les problèmes logistiques rendent le plus souvent ces raccourcis impraticables. Seuls des gens du désert peuvent assurer le passage, et c'est ce que réussirent les Nabatéens et, plus tard, les Palmyréniens.

Au milieu du I^{er} siècle avant notre ère, les Romains ont pris le contrôle des ports de la Méditerranée orientale et des pays riverains. Dès lors, ils voisinent avec leur rivale et ennemie, la Perse, alors parthe. Celle-ci, désireuse de conserver le monopole du transit commercial, s'efforce toujours d'empêcher des rapports directs entre ses partenaires orientaux, Asie centrale et Chine, et ses partenaires occidentaux, les pays méditerranéens. Les deux adversaires se livrent des guerres répétitives. L'une d'elles, connue sous le nom de bataille de Carrhes, se déroule en -53 en un lieu situé sur l'actuel territoire syrien, près de la ville turque d'Harran. La bataille de Carrhes, c'est une victoire décisive des Parthes sur les légions romaines dirigées par le général Crassus. Les Romains se protègent tant bien que mal de la pluie de flèches parthes. Mais lorsque, vers midi, les Parthes déploient brusquement leurs bannières étincelantes, l'éblouissement est tel, qu'ajouté à l'épuisement, à la soif, à la frayeur, ils viennent à bout de la célèbre valeur des légions romaines. C'est la débandade. La campagne s'achève avec la mort de Crassus et de vingt mille soldats romains, et la capture de dix mille autres. Une des plus désastreuses batailles que Rome ait livrées. Quant aux bannières, brodées d'or et aux vives couleurs, qui ont aveuglé les légionnaires, elles sont, si l'on en croit la légende, les premières soieries que les Romains aient jamais vues.

La Nabatène devient province romaine en 106, et le royaume de Palmyre aussi, en 272, après la chute de sa reine Zénobie. Jusqu'au début du III^e siècle, Palmyre est le centre de transit le plus actif de l'Empire romain, et



même la plus grande puissance commerciale du Proche-Orient. De l'Arabie Heureuse arrivent la myrrhe (pour l'embaumement des morts) et l'encens (pour les cultes). Les perles viennent du golfe Persique. Des costumes arrivent tout confectionnés de Séleucie du Tigre et de Babylone. De l'ouest, surtout de Phénicie, arrivent les vases en verre multicolore, en argent et en or, et repartent vers l'est. De la Chine et de l'Asie centrale viennent des fourrures et de la soie.

Puis, la carte politique de l'Orient se modifie et le commerce peu à peu abandonne la piste de Palmyre pour une route plus septentrionale, à travers les plaines de Nisibe et d'Édesse. Alep reste longtemps une étape majeure sur la Route de la Soie. De nombreux caravansérails y accueillent les marchands selon le type de produits échangés. Enfin les caravanes arrivent à Antioche et à son port, Séleucie, sur la Méditerranée.

Épilogue

Au cours des siècles, les itinéraires empruntés par les caravanes subissent des modifications. Mais il arrive un temps, vers les XVI^e-XVII^e siècles, où la Route de la Soie tombe en décadence et se trouve supplantée par des routes maritimes. Il faut attendre notre siècle pour assister à la renaissance du concept. En 2013, le président chinois Xi Jin Ping lance l'initiative de "Nouvelles routes de la soie". C'est le projet OBOR, pour "One Belt, One Road" : une ceinture terrestre de 11 000 km, une route maritime, et même des liaisons ferroviaires avec l'Occident. Cette mondialisation à la chinoise prévoit, jusqu'en 2050, des centaines de milliards de dollars d'investissements dans des (auto)routes, des ports, des chemins de fer. Derrière ces "Nouvelles routes de la soie" se cachent, sans nul doute, des ambitions autant politiques qu'économiques. Affaire à suivre...

Bernard POURPRIX

IV – La vie de l'ASA

Un moment convivial au Petit Boulevard



La seconde rencontre annuelle de nos amis de plus de 80 ans s'est tenu le 12 Octobre dernier au restaurant « le petit boulevard » à Marcq en Baroeul. Plus de 30 convives avaient répondu à l'appel de Jeanine, Renée et Brigitte et c'est dans une atmosphère chaleureuse que le repas s'est déroulé. Les bons souvenirs, les échanges sur la vie quotidienne ont alimenté les discussions d'un moment convivial.

Merci à celles qui ont une nouvelle fois organisé cette manifestation de solidarité avec les plus anciens d'entre nous.

Jacques DUVEAU

Soirée musicale du 9 novembre : un moment apprécié.

L'auditoire était nombreux à cette soirée automnale, la seconde du genre, initiée par Monique Vindevoghel qui malgré une chute a pu tenir son rang, à la fois comme altiste et comme violoniste.

Un programme éclectique alternant des compositions connues ou moins connues comme celles de Rebecca Clarke ou de Dmitry Kabalesvsky.

Nos interprètes habituels étaient présents : Nicole Dhainaut et Alain Perche au piano, Christine Perche au violoncelle. Ils étaient accompagnés par d'autres artistes dont une « jeune » pianiste de 95 ans, Christiane Lavoisy, ainsi que d'autres qui sont intégrés à la formation Chti Cambristi .

Un bien beau programme qui a fait voyager et de bien belles interprétations.



Jacques DUVEAU

Echos de la soirée rétrospective du 4 décembre

Beaucoup de monde à cette soirée rétrospective 2017. Les voyages en Islande et en Alsace ont donné lieu à la projection de trois petits films réalisés par Edith CRAMPON et Marcel MORE. De l'avis unanime un vrai travail de professionnels. Qu'ils en soient remerciés.

La rétrospective elle-même a permis de faire le point sur l'évolution structurelle de l'université, de rappeler les principales actions de l'année écoulée et d'indiquer les prochains rendez-vous qui seront repris dans les programmes trimestriels d'activités.

Comme les années précédentes le soutien ASA a été remis à deux auditrices engagées dans un parcours de formation continue et qui connaissent une situation financière fragile. Mme Houria BOUKHARI-AJARYOUN (**photo du haut**), en 3^{ème} année de licence SEFA (Sciences de l'Education et de la Formation d'Adultes) et Mme Sonia MOHAMED (**photo centrale**), étudiante en L3 Banque Assurance ont reçu un chèque de 700 euros chacune. Ce sont les dons faits à l'ASA qui permettent de financer cette action de solidarité.

Ci-contre, la chorale en pleine action lors de la soirée rétrospective. UN GRAND BRAVO!

La vente d'objets organisée par nos amies du Secours Populaire Français a permis de récolter 415 euros qui iront aux actions de solidarité avec les étudiants de notre université.

Jacques DUVEAU



Exposition "Coup de Foudre" au Centre historique minier de Lewarde



Vue partielle de l'exposition

L'emploi de l'électricité au quotidien est aujourd'hui tout à fait familier: allumer la lumière, charger un appareil ou encore chauffer de l'eau sont autant de gestes que nous répétons chaque jour, sans vraiment nous interroger sur l'énergie à l'origine de ces actions habituelles. Pourtant il n'en a pas toujours été ainsi. tantôt vue comme mystérieuse, dangereuse ou merveilleuse, l'électricité a été perçue de différentes manières selon les époques.

Avec l'exposition "*Coup de foudre, la merveilleuse histoire de l'électricité*", allez découvrir l'histoire du véritable coup de foudre de notre société pour cette énergie qui a marqué notre histoire : *l'électricité*.

Au XIXème siècle, les découvertes sont nombreuses et les brevets de machines électriques se multiplient. Volta, Davy, Edison, Gramme sont autant de noms qui résonnent encore aujourd'hui comme symboles d'une avancée scientifique capitale : la découverte de l'électricité en tant qu'énergie.

La pile, le télégraphe, la lampe à incandescence ou la dynamo vont alors permettre à notre société de se développer et de s'ouvrir au monde.

Dans les photos suivantes, vous apprécierez l'excellente illustration de Volta avec nos deux objets : *la pile et le pistolet de Volta*.



Pile de Volta



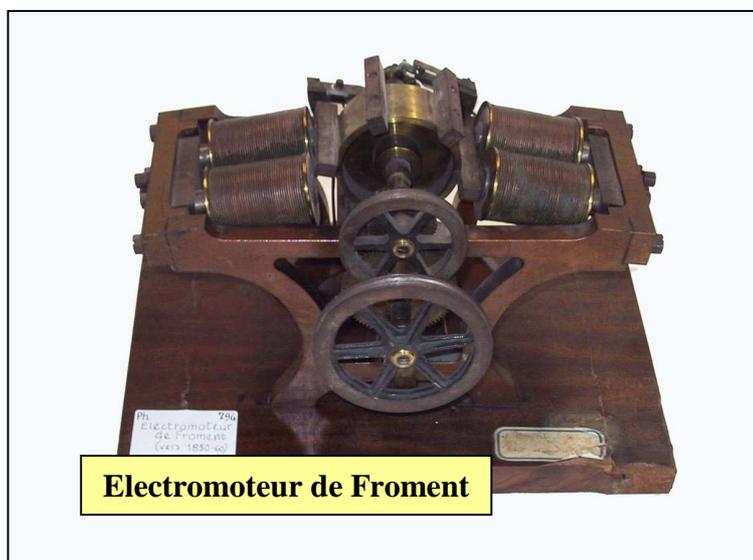
Pistolet de Volta



Quelques belles vitrines



Belle illustration de Volta



Electromoteur de Froment

A la fin du XIXème siècle, la guerre opposant Thomas Edison, fervent adepte du courant continu, à Georges Westinghouse et Nicolas Tesla, ardents défenseurs du courant alternatif, bat son plein, témoignant des grands enjeux que suscite "la belle électricité".

Allez visiter cette exposition, vous y découvrirez de nombreux objets, dont une quinzaine appartenant à notre patrimoine universitaire, conservés et restaurés par l'ASA et prêtés pour cette occasion. Ainsi, dans la photo ci-dessous, vous pouvez voir la "roue de Barlow" complètement à gauche, et dans la vitrine supérieure suivante : *le galvanomètre à miroirs de Thomson, une cage de Faraday et l'électromoteur de Froment*.

Vous noterez que nos objets sont très bien mis en valeur. L'ambiance est feutrée et propice à la lecture des notices et affiches facilement consultables.

Cage de Faraday

"Les objets cités ici sont issus de la collection des anciens appareils de l'Université dont le Pr Guy Séguier est le fondateur".

J'attire votre attention sur le fait que cette exposition se termine le 31 décembre 2017.

Pour plus d'information consultez le site : www.chm-lewarde.com.

Pour la commission Patrimoine : Christian DRUON et Jean-Claude PESANT



V – Lille 1 d'hier et d'aujourd'hui

Le bâtiment 'D' de l'EUDIL



(1) avant

Ce bâtiment, construit en 1967, faisait partie d'un ensemble que devait occuper l'INSA. Mais l'INSA ne viendra pas à Lille et en 1968 le Recteur Debeyre affectera une grande partie de ces bâtiments à l'IDN, sauf le bâtiment 'D'.

Dans le même temps, la création du département des Sciences Appliquées se voit attribuer le bâtiment 'D', d'une superficie de 8000 m², par le recteur Debeyre (4 octobre 1969). Ce bâtiment était dédié à la chimie de l'INSA et d'aucun se souviendra que la majorité des salles de TP était équipée de paillasses de chimie avec les tuyauteries pour l'eau, le gaz et l'air comprimée qu'il a fallu démonter.

Le département des Sciences Appliquées deviendra EUDIL en 1974 avec la création d'un diplôme d'ingénieur.

L'EUDIL va s'agrandir avec la construction de nouveaux bâtiments (début des travaux en octobre 1997) pour une inauguration en novembre 1999.

En septembre 2004, l'Ecole Polytechnique Universitaire (Polytech-Lille) verra le jour.

Le bâtiment 'D', un peu délaissé, sera repris en main par l'Université.

De gros travaux sont en cours pour la rénovation du bâtiment. Environ un tiers de sa longueur a été rasée (voir photo 2) pour être reconstruite et le reste sera complètement rénové (photo 3). L'ouverture de cette nouvelle construction est prévue pour la mi-2019.

Cette nouvelle construction doit abriter des laboratoires de recherche comme CRISStAL (Centre de Recherche en Informatique, Signal et Automatique de Lille): informatique et automatisme, L2EP (Laboratoire d'Electrotechnique et d'Electronique de puissance de



(2) pendant



(3) après

Lille): électronique de puissance, LAMCUBE (Laboratoire de mécanique multiéchelle multiphysique): mécanique multiéchelle des matériaux, UML (Unité de Mécanique de Lille): Mécanique des fluides et des solides, LGCGE (Laboratoire de Génie Civil et GéoEnvironnement): environnement et génie urbain.

Merci à Nicolas Burlion (images 1 & 3) et le laboratoire CRISStAL (photo 2)

Jean-Michel DUTHILLEUL

VI – Solidarités

Comité de Solidarité

Quelques informations sur ce Comité qui s'intègre dans la Commission de Solidarité créée en 2015.

Le Comité a pris forme en 2013 suite à l'initiative de Jean KREMBEL d'organiser des rencontres conviviales pour les plus anciens adhérents ASA. Il était constitué de Jean, Arsène et moi-même.

Jean n'étant plus là, Arsène s'étant retiré, je restais seule. Il fallait absolument une « relève ». Cela fut fait dès 2015 par l'arrivée de Renée RISBOURG qui, spontanément, a été volontaire pour les actions « chocolats » et « repas ».

Il manquait malgré tout une troisième personne.

Depuis, Brigitte BEAUFILS, qui anime déjà les travaux manuels, s'est proposée d'aider. La relève est assurée.

Merci à Renée et Brigitte. Je sais gré à toutes deux de leur geste de générosité spontanée.

Je remercie aussi Arsène qui n'hésite pas à donner un coup de main quand il le faut. Il a pris en charge avec moi pendant une dizaine d'années l'envoi des chocolats de Noël.

Le Comité comprend maintenant : Brigitte BEAUFILS, Renée RISBOURG, Jeannine SALEZ.

Ses actions sont actuellement :

. Depuis plus de 10 ans : les chocolats de Noël instaurés par Henri DUBOIS lors de sa présidence ASA, les cartes d'anniversaire par Jeannine SALEZ.

. Depuis 4 ans : les rencontres conviviales, initiative de Jean KREMBEL.

Elles ne sont pas limitées et peuvent être élargies à d'autres projets.

Jeannine SALEZ

DONS

Arsène RISBOURG (Tél 03 20 55 92 21)

* Bocaux pour conserves

* Bois pour cheminée

Jeannine SALEZ (Tél 03 20 56 54 67)

* 1 grande valise à roulettes

* 1 grand sac à roulettes

Commission ASA_Solidarités

Diffusion des informations de l'ASA

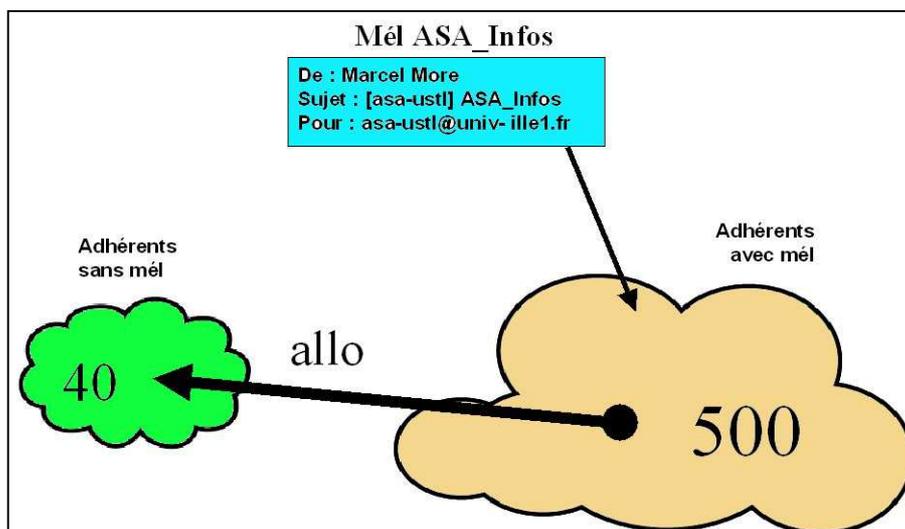
A partir de 2018, le mél va devenir l'outil de communication principal de l'ASA. Seuls seront encore envoyés par courrier les bulletins, les inscriptions aux voyages et la fiche trimestrielle des activités. Or dans cette fiche, ne figurent que les informations connues au moment de sa rédaction. Les modifications d'horaires, de salles, ou les nouvelles propositions de visites culturelles seront envoyées par mél.

Une quarantaine d'adhérents de l'ASA n'ont pas d'adresse mél (ou ne l'ont pas donnée...). Ils pourraient se sentir un peu mis à l'écart de la vie de l'ASA.

Afin de remédier à ce problème, la commission Solidarités fait une proposition : pour chaque adhérent-sans-mél, trouver un adhérent avec mél qui deviendrait son correspondant-ASA-Infos.

Un courrier va être adressé à tous les adhérents sans mél pour les mettre au courant de cette proposition. S'ils veulent être informés, il leur suffira de le signaler au secrétariat de l'ASA. En même temps, ils pourraient éventuellement suggérer un ou plusieurs noms de personnes qu'ils connaissent et qui pourraient devenir leur correspondant.

D'autre part, les personnes acceptant de devenir correspondant pourront se faire connaître auprès de la commission Solidarités en utilisant l'adresse mél de la commission Solidarités : ASA-solidarites@univ-lille1.fr



Comment cela fonctionnera-t-il ?

lors de la réception d'un mél ASA-Infos, le correspondant-ASA-Infos téléphone à son adhérent-sans-mél pour

lui communiquer l'information contenue dans le mél.

En réalité, cela ne sera pas très contraignant; en effet, tous les méls envoyés par l'ASA n'intéresseront pas tous les adhérents-sans-mél. Les correspondants pourront leur demander ce qui les intéressent pour ainsi ne les contacter qu'à bon escient.

Formation aux Premiers Secours

Une première session de formation aux premiers secours va se tenir début décembre à la Croix Rouge pour une douzaine d'adhérents. Pour cette session, seuls les responsables d'ateliers et les membres du CA et de la commission Solidarités ont été contactés. A la suite de ce premier essai, une diffusion plus générale sera faite.

VŒUX

La commission Solidarités vous présente ses meilleurs vœux solidaires pour 2018.

La commission ASA_solidarités

VII - Carnet

Ils nous ont quittés :

Jacques LOMBARD - Sociologie - décédé le 7 septembre 2017

Francis NOTELET, décédé le 13 septembre 2017, à l'âge de 82 ans, chef du département Génie Electrique et Informatique Industrielle à l'IUT de Béthune, institut qui a d'abord été une composante de l'université de Lille1 puis premier doyen de la faculté des Sciences Appliquées de Béthune, composante de l'université d'Artois.

Alain MOÏSE – Physique – décédé le 11 octobre 2017.

Philippe ANTOINE - Mathématiques - décédé le 8 novembre 2017

Lélie DEVAUX-DOCQUOIS - Physique- LOA - décédé le 11 novembre 2017

Michel DOMON, ancien Maître de Conférence en Physique, décédé le 28 novembre 2017 à l'âge de 71 ans.

Toutes nos condoléances à leurs familles et à leurs proches.

Association de Solidarité des Anciens de l'Université Lille 1 - Sciences et Technologies



ASA Université Lille 1
Bâtiment P7
Cité Scientifique
59655 Villeneuve d'Ascq cedex

tél : 03 20 33 77 02
email : asa@univ-lille1.fr
<http://asa.univ-lille1.fr/spip>



directeur de la publication : Jacques Duveau

directeur de la rédaction : Jean-Michel Duthilleul

réalisation : Jean-Michel Duthilleul et Nadine Demarelle

merci à : Bernard Belsot, Nicolas Burlion, Christian Druon, Jacques Duveau, Jean-Charles Fiorot, Chantal Lemahieu, Jo Losfeld, Joëlle Morcellet, Marcel More, Jean-Claude Pesant, Bernard Pourprix, Marie Paule Quéту, Carlos Sacré, Jeannine Salez, François-Xavier Sauvage, Guy Séguier, Francis Wallet, Marie-Françoise Waxin

Imprimerie de l'Université Lille 1 Sciences et Technologies

ISSN : 1168-6898